

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

UNE DE PERDUE DEUX DE TROUVÉES.

(SUITE.)

CHAPITRE XLV.

TRIBULATIONS DE M. EDOUARD.

Revenons au volontaire qui s'était rendu, à l'heure indiquée, au logis de M. Edouard. Il trouva la clef sur la porte et entra. Après une demi-heure d'attente, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de préparer le bol de punch. Il prit de l'eau chaude, du sucre, un citron qu'il coupa par tranches, puis y mêla une copieuse proportion d'eau-de-vie. Il mêla le tout avec une grande cuiller et en prit un verre. Il prit ensuite une pipe qu'il emplit de tabac et bourra. De temps en temps il regardait à sa montre, haussait les épaules, prenait un petit coup, se rasseyait sur le sofa et tirait d'énormes bouffées.

Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps, et M. Edouard ne rentrait pas. Le volontaire était inquiet, il s'impatientait de ce retard. — "Que diable fait donc M. Edouard qu'il n'arrive pas ?" se disait-il. — "Je vais l'attendre encore un quart-d'heure ; s'il n'est pas rentré, je pars et vais avertir la police." Et il prit encore un petit coup.

Dix heures sonnèrent au cadran du Séminaire de St. Sulpice. — “ Dix heures ! dit-il, je pars ; ” et le brave volontaire se servit de nouveau un grand verre du délicieux punch.

Il avait la tête lourde et le pas chancelant quand il descendit l'escalier. Comme son idée fixe était de gagner la récompense, et de prendre ceux pour lesquels elle était offerte ; il se rendit à la station de la police, où il découvrit à celui qui commandait la station ce qu'il savait de l'endroit où étaient cachés les deux chefs patriotes. Douze hommes de police accompagnèrent le volontaire qui les conduisit au clos de bois de la rue St. Maurice. En passant dans la rue Notre-Dame devant le domicile de son compère, M. Edouard, il crut devoir monter pour voir s'il y était, et aussi, un petit peu, pour rendre une nouvelle et dernière visite au bol de punch.

Pendant que ce renfort de la police accompagne le volontaire, que deux d'entre eux sont obligés de supporter, en lui prenant chacun un bras, nous irons voir ce que M. Edouard, qui se trouve maintenant seul, faisait sous sa tonne.

Il avait l'oreille fine et avait entendu ce que la jeune femme avait dit, quand elle était venue prévenir l'ami de son frère, qu'il y avait une voiture de prête pour leur fuite. Il n'avait pas non plus perdu son temps ; à force de tirer, il avait réussi à desserrer le nœud de sa cravate qui lui attachait les mains derrière le dos. Aussitôt qu'il se sentit les mains libres, il essaya, tout doucement, de remuer la tonne ; mais elle était solidement fixée. Comme il était dangereux de faire du bruit, il resta tranquille, espérant que quelques circonstances heureuses le favoriseraient, ou bien que les deux chefs s'endormiraient.

Quand il eut entendu partir le chef patriote avec la jeune femme, il commença alors à travailler tout de bon à se libérer, mais la barre de bois, qui retenait la tonne, était trop fermement assujettie, pour qu'il pût réussir à la remuer.

L'un des engagés du major Daubreville qui, à cette heure, était venu, une lanterne à la main, faire la visite de la brasserie, entendant du bruit à l'étage supérieur, monta et écouta. Bientôt il reconnut que le bruit venait du grenier ; mais comme il n'avait pas la clef pour en ouvrir la porte, il descendit chercher un paquet de vieille clefs rouillées qui se trouvait dans un coffre où l'on mettait les ferrailles inutiles. Il se trouva qu'une des clefs ouvrait la porte, et il entra dans le grenier. M. Edouard voyant, par la coude de la tonne, une lumière se mit à crier :

— Je suis prisonnier sous la grosse tonne ! De grâce, délivrez-moi.

L'engagé qui, sans doute avait peur des revenants, entendant un son caverneux que les cavités de la tonne, dans laquelle M. Edouard était enfermé, rendaient encore plus effrayant, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et battit, en reculant, une retraite précipitée ; puis, fermant à double tour la porte du grenier, il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier, et courut raconter à la famille ce qu'il venait d'entendre. Les fils du Major, deux gaillards qui n'avaient pas peur des revenants, entendant l'histoire que venait de raconter leur engagé, prirent chacun une canne et allèrent à la brasserie. De la maison à la brasserie il n'y avait que la cour à traverser. L'engagé forcé de les accompagner avec la lanterne suivait, bien à contre cœur.

— Donne moi la lanterne, poltron, lui dit l'ainé des Daubreville et prends un seau d'eau, que tu vas monter avec toi. Nous allons voir si ce farceur qui prétend jouer des tours de revenants n'aura pas besoin d'un peu d'eau et de savon ?

En ouvrant la porte du grenier, ils entendirent la même voix caverneuse qui s'accompagnait, cette fois, de coups donnés avec la jointure des mains dans l'intérieur de la tonne afin d'attirer l'attention des visiteurs.

La sonorité de la tonne rendait effectivement les sons très-effrayants dans la nuit et dans ce lieu où personne n'avait l'habitude d'entrer.

— Qui diable, cela peut-il être ? dit l'un des Daubreville.

— Je suis pris, je suis pris ! criait M. Edouard en frappant toujours sur la tonne.

— Il est derrière ce tas de barils, dit le second des Daubreville.

Après avoir regardé derrière le tas de barils et de boîtes, qui étaient dans un coin du grenier d'où partait la voix, qui, à leurs oreilles, paraissait être rendue sépulcrale dans le dessein de les effrayer, ils arrivèrent à la tonne.

— Il est dessous, dit celui qui portait la lanterne qu'il donna à l'engagé prenant en échange le seau d'eau ; renverses la tonne.

Au moment où M. Edouard sortait, la tête la première, il lui jeta son seau d'eau. Celui-ci s'affaissa en poussant un hurlement effroyable et en demandant grâce.

— Oui ; attends un peu dit Daubreville ; puis le saisissant par le collet il le tira de dessous la tonne et commença à lui administrer une rude volée de coups de canne. Ah ! tu as voulu faire le revenant ! tu n'y reviendras plus, hein !

— Je vous en prie ; criait le malheureux, ne me massacrez pas ; je ne faisais pas le revenant.

L'engagé qui, en voyant que le revenant n'était qu'un homme dont la triste et piteuse mine au lieu de l'émouvoir lui inspirait une colère d'autant plus grande qu'il en avait eu plus peur, courut emplir le seau qu'il versa de nouveau sur la tête de M. Edouard, en accompagnant cette action de coups de pieds sur les jambes et ailleurs. Le malheureux demandait toujours grâce.

— Qu'est-ce que tu faisais donc-là ?

— J'étais pris ; je voulais prendre les patriotes et ils m'ont pris.

— Quels patriotes ?

— D.... et G.... et C.... qui étaient cachés dans ce grenier.

— Où sont-ils ?

— Partis !

— Par où ?

— Par cette porte-là, en bas de l'escalier.

— Eh bien ! sauves-toi par la même porte, et cours après eux.

Ils le poussèrent rudement au bas du petit escalier, et l'un d'eux descendit refermer la porte au verrou ; puis tous les trois s'en retournèrent à la maison.

Ce pauvre M. Edouard n'était pas encore à bout de ses tribulations.

Au moment où il était mis à la porte, les gens de police arrivèrent à la partie du clos de bois, d'où l'on pouvait apercevoir le tas de tonnes qui cachait la porte par où sortait M. Edouard.

— En voilà un, dit tout bas un des hommes de police à celui qui était près de lui, faisant, en même temps, signe aux autres de se tenir sur leur garde.

— Attendons-le, ici, derrière cette pile de planches ; si nous nous montrons il se sauvera, et donnera l'alarme aux autres. Il faudra le baillonner, pour qu'il ne crie pas.

— Chut ! le voici ; écoutez, il parle à quelqu'un.

M. Edouard ne parlait à personne, mais il jurait à voix basse que les Daubreville le lui paieraient. Les os lui faisaient mal, il marchait comme s'il eut été sur des charbons, ne s'attendant certainement pas à tomber entre les mains des hommes de police qui le saisirent, le baillonnèrent, et lui jetèrent par-dessus la tête les basques de sa redingote, qu'ils lui attachèrent ensuite autour du col, au risque de l'étouffer. Deux hommes de police le prirent par le bras, chacun d'un côté et le conduisirent à la station, au milieu des huées d'une foule, devenant de plus en plus considérable à mesure qu'il approchait de la station. Le bruit s'était répandu qu'un des chefs rebelles était pris ; et malgré les efforts des quatre

hommes de police qui cherchaient à le protéger, plusieurs lui donnaient des coups dans les côtes avec le bout de leurs cannes.

Enfin il arriva à la station où il espérait être mis en liberté, aussitôt qu'il serait reconnu ; mais malheureusement pour lui, que le volontaire, son ami, qui ne l'avait pas reconnu lors de son arrestation, pour la bonne raison qu'aussitôt arrivé au clos de bois il s'était confortablement assis dans la neige, le dos accoté à une pile de planches, où il s'était endormi, n'était pas là pour l'identifier. Le chef de la station n'était pas là, non plus ; et ceux qui s'y trouvaient n'osaient prendre sur eux de le relâcher, quoiqu'ils s'aperçussent bien qu'il ne devait pas être un de ces chefs formidables, pour l'arrestation desquels le gouvernement avait offert une récompense.

— Vous ne pouvez pas me garder, disait-il, je ne suis pas un rebelle, je suis monsieur Edouard. C'est une *trompe*, une affreuse *trompe* !

— Quel est votre nom ? lui demanda celui qui commandait à la station en l'absence du sergent de police.

— Je vous le répète encore une fois, monsieur Edouard.

— Quelle est votre profession ?

— Je vis de mes rentes.

— Marchand ? et où demeurez-vous ?

— Pas marchand ; rentier. Je demeure rue Notre-Dame.

— Numéro.

— Il n'y a pas de numéro à la maison.

— Mais monsieur que fesiez-vous donc pour que l'on vous ait pris ainsi ?

— Je vous le répète, c'est une *trompe*, une affreuse *trompe*.

— Où vous êtes vous ainsi tout mouillé et barbouillé ?

— Ce sont ces gredins de Daubreville, qui m'ont mis dans cet état ! C'est assez pour me faire attraper un rhume à en crever. Ah ! les gredins, ils me le paieront. Ce n'est pas tout, ils m'ont roué de coups, ils m'ont meurtri, ils m'ont déchiré mes habits Ah ! les gredins ; je le répète, ils me le paieront !

— Prenez patience, mon ami, nous avons envoyé chercher le sergent de police, il ne tardera pas à arriver et l'on vous relâchera.

— Relâchez-moi de suite, vous voyez bien que je suis tout trempé, et que je vais attraper un rhume affreux si je ne change pas de vêtements.

— Impossible. Attendez quelques instans.

Le pauvre M. Edouard malgré toute ses protestations et sollicitations fut obligé de rester à la station de police plus de trois quarts

d'heure. Enfin l'arrivée du sergent de police, qui le connaissait, vint mettre fin à son emprisonnement.

— Je suis fâché M. Edouard, lui dit-il, que vous ayiez été l'objet d'une grande méprise.

— Une grande méprise, oh ! oui, et une grosse ! Votre police, monsieur, est bien brutale et bien bête ; c'est tout ce que puis en dire ; et ce n'est pas trop.

M. Edouard en sortant de la station, prit une voiture et se fit conduire à son logis où, en arrivant il ne fut pas peu surpris de voir une chandelle allumée sur la table et le volontaire, son ami, étendu sur le sofa et ronflant comme un bienheureux.

— Tiens, se dit M. Edouard, il ne manquait plus que ça ; par exemple ! comment diable se trouve-t-il ici ? je croyais que c'était lui qui avait averti la police !

M. Edouard secoua le volontaire, pour le réveiller. Après quelque temps d'efforts inutiles, il se décida à se coucher, ne voyant rien de mieux à faire dans les circonstances.

Il ferma sa porte à clef ; mit deux gros morceaux de bois dans le poêle et se déshabilla. Il eut de la difficulté à ôter son habit, les reins lui faisaient mal ; il portait aux bras et aux épaules les marques des coups de canne qu'il avait reçus. Il se frotta, se brossa et se prépara un généreux punch à l'eau de vie, qu'il plaça sur une petite table qui était près de son lit, afin de le prendre au dernier moment quand il serait couché.

Avant d'éteindre la chandelle, il essaya encore de réveiller le volontaire, mais avec aussi peu de succès que la première fois. Il se mit donc au lit, avala son verre de punch et souffla sa chandelle.

Une heure à peine s'était écoulée depuis qu'il goûtait les douceurs de ce sommeil restaurateur quand le volontaire se réveilla. D'abord il ne put exactement définir l'état où il se trouvait, ni reconnaître l'endroit où il était. Il vit bien ou plutôt il sentit, car l'appartement était plongé dans la plus profonde obscurité, qu'il était sur un sofa. Mais quel sofa ? il n'avait pas de sofa dans sa chambre ! Il n'était donc pas chez lui : où pouvait-il être ? Ceci l'intriguait fort. Il se leva et fit un pas à tâtons, les bras étendus ; mais comme ses mains étaient plus élevées que la table, elles ne purent la lui faire reconnaître assez à temps pour l'empêcher de la culbuter avec le bol, la carafe, la bouteille et les verres qui se trouvaient dessus.

M. Edouard, réveillé en sursaut, crût que c'était un voleur ; il avait oublié le volontaire. Comme il n'avait pas d'armes près de lui, et qu'il pouvait bien être exposé à être assassiné, s'il restait dans son lit, il se glissa tout doucement et alla se mettre, droit et

immobile, dans un angle du mur, près de la fenêtre dont les volets étaient fermés.

Le volontaire paralysé par le vacarme qu'il avait fait, demeurait immobile, cherchant à se reconnaître et n'osant faire un pas. M. Edouard, de son côté, n'osait pas remuer, retenant son haleine, écoutant de toutes ses oreilles, maudissant l'obscurité qui l'empêchait de voir et le froid qui commençait à le gagner.

Le volontaire fut le premier à faire un pas, puis il se baissa ; tâta avec ses mains et trouva une chandelle. Il prit une allumette dans une petite boîte de cuivre, qu'il portait dans sa poche, et alluma la chandelle.

M. Edouard, qui n'était pas absolument peureux, s'élança sur le volontaire, qu'il saisit au collet, et se mit à crier : au voleur !

Le volontaire à demi dégrisé, reconnu, à cette exclamation, M. Edouard, que la lumière, maintenant suffisante, lui montra au milieu des débris de bouteilles et de verres cassés. Il ne put s'empêcher de jeter un éclat de rire en même temps qu'il lui disait :

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? M. Edouard.

M. Edouard reconnut le volontaire ; il était irascible et eut bien voulu se venger un peu ; mais il sentait que sa conduite n'avait pas été loyale envers lui ; il eut honte et ne dit mot.

— Parlez donc ; c'est moi : vous-êtes vous fait mal ?

— Je me suis blessé sur cette carafe, vous m'avez fait une diable de peur ; pourquoi n'avez-vous donc pas parlé ?

— Parlé ? mais je ne savais plus où j'étais. Je m'étais jeté sur ce sofa où je me suis endormi en vous attendant. Par où êtes-vous donc entré que je ne vous ai pas entendu ? y a-t-il longtemps que vous étiez couché ?

— Mais, par la porte, pardié ! en voilà une question ! Et comme vous dormiez comme une bûche, je me suis couché.

— Qu'allons nous faire maintenant ?

— Moi, je me recouche ; et vous, vous ferez bien d'aller chez vous en faire autant.

Quand le volontaire fut parti, M. Edouard ferma la porte à double tour, et se remit au lit avec un frisson qui menaçait de couronner, par une grave indisposition, toutes ses mésaventures de la soirée. Il avait néanmoins une petite consolation, c'est que le volontaire ne savait rien de sa fourberie.

CHAPITRE XLVI.

SUR LA MONTAGNE.

En quittant St. Luc, le Dr. G..., guidé par la jeune femme, se rendit à l'endroit où il devait rencontrer son compagnon ainsi que le Dr. Chénier. Après s'être assuré qu'ils étaient dans la maison il entra, laissant Henriette dans la voiture pour avoir soin du cheval.

Au bout d'une dizaine de minutes ils sortirent tous les trois, et montèrent en voiture, dans laquelle ils s'arrangèrent, de manière à ce que les deux qui s'assirent dans le fonds ne pouvaient être vus, en se couvrant par-dessus la tête, ce qui toute fois n'était pas nécessaire tant qu'ils ne rencontreraient personne.

La lune, qui était dans son dernier quartier, n'était pas encore levée, et, malgré que le temps fut très clair, on ne pouvait guère les distinguer qu'en approchant assez près du sleigh.

Il avait d'abord été question de renvoyer mener Henriette chez elle; mais comme il pouvait se faire qu'il leur fallût sortir de voiture et prendre le bois pour passer la garde qui était au haut de la côte, un peu au-delà du mur de la Ferme des prêtres, il fut résolu que dans ce cas Henriette conduirait seule la voiture jusqu'à la Côte des Neiges, à l'endroit où elle avait rencontré celui qui avait répondu au nom de Barsalou.

Ce parti avait été le plus prudent, car, à peine arrivés au milieu de la montée, ils entendirent parler à la barrière. Ils sortirent de voiture, prirent le bois, à la droite du chemin et arrivèrent, sans avoir été découverts, peu de temps après Henriette, à la maison où les attendait Barsalou.

— Maintenant, ma chère Henriette, lui dit son frère en l'embrassant, je n'ai plus besoin de toi; je vais te faire reconduire. Ne sois plus inquiète, nous sommes sauvés. Adieu, ma bonne sœur, adieu!

— Nous vous remercions de tout notre cœur, lui dirent les docteurs, Chénier et G... en lui serrant affectueusement la main, au moment où l'un des garçons de la maison montait à côté d'elle, dans la voiture, pour le reconduire.

— Peut on entrer sans crainte, Joe, dit Chénier à l'homme qui avait répondu au nom de Barsalou.

— Oui, docteur.

— Et si la garde venait?

— Il n'y a aucun danger; d'abord, Paul veille auprès de la bar-

rière, et nous avertira ; ensuite nous avons ici dix hommes et la garde n'est composée que de douze. Nous pouvons leur tenir tête, jusqu'à ce que nous ayons du renfort, s'il était nécessaire.

— C'est bon, entrons, car il fait froid ici, et je veux voir les hommes.

La maison, comme nous le savons, était un peu en dehors du chemin au fond d'une cour. D'un côté de la cour, il y avait une longue remise et, au bout, une écurie. Dans la cour on voyait quatre voyages de foin, et dix trains chargées de bois de chauffage ; les chevaux étaient à l'écurie. La maison était basse, assez grande, et bâtie en pièces équarries, le tout blanchi à la chaux. On entrait dans une salle, au milieu de laquelle se trouvait un grand poêle double, en fonte. Auprès du poêle deux hommes, en capots d'étoffe du pays, fumaient leurs pipes ; six à sept autres dormaient sur des robes de bufle. La salle n'était éclairée que par la lueur de la petite porte du poêle, dans lequel un bon feu était constamment entretenu par de gros quartiers d'érable, qu'y fourrait de temps en temps l'un des deux fumeurs.

Le docteur Chénier et ses compagnons s'assirent derrière le poêle de manière à se trouver placés dans l'obscurité, d'où il pouvaient voir ceux qui se trouvaient devant la porte du poêle ou entreraient dans la maison, sans être vus. Ils restèrent quelques instants jusqu'à ce que leurs yeux fussent accoutumés à l'obscurité et sans rien dire, examinant ceux qui se trouvaient dans la salle, c'est-à-dire les deux fumeurs et ceux qui étaient étendus, tout habillés, sur des robes de buflés

Après s'être convaincus que tout était bien, et qu'il n'y avait pas de personnes indiscretes dans la salle ; le docteur Chénier se tourna vers Barsalou et lui dit :

— Sais-tu où est Major ?

— Oui ; il est à l'auberge chez Macdonald, à St. Laurent.

— Combien d'hommes avec lui ?

— Dix. Quatre mènent des voyages de foin, et six des voyages de bois de corde.

— Tu en as dix ici ?

— Oui ; ces deux-ci, sept qui dorment, et Paul qui est allé surveiller la garde à la barrière.

— Avec nous trois, ça fait vingt cinq ; est-ce tout ?

— Non, Luc M..... est à la cabane à sucre, sur la montagne, avec dix autres.

— Sais-tu où est la cabane à sucre ?

— Oui, j'en revenais quand vous êtes arrivés.

— C'est bon, tu nous conduiras. La cabane est elle éloignée du chemin derrière la montagne ?

— Cinq à six arpents dans le bois.

— Avez-vous des armes pour tous les hommes ? Nous aurons besoin de nous en servir, je crains. Nous ne serons que trente six hommes contre, au moins, quatre vingt-huit ou dix.

— Malheureusement, nous n'avons pu nous procurer que douze bons pistolets, cinq fusils à deux coups chaque, et des fourches de fer pour le reste des hommes. Nous avons bien encore quelques autres pistolets, mais ils sont trop rouillés.

— C'est égal ; ils serviront.

En ce moment, ils entendirent, en arrière de la maison, le glapisement d'un renard.

— Ecoutez, dit Barsalou ; c'est Paul qui nous donne un signal.

Le glapisement fut répété par deux fois, sans paraître s'approcher d'avantage.

— C'est votre voiture qui revient, mais il y a deux personnes dans la voiture, voilà ce qu'il dit. Attendez, je vais sortir, reprit Barsalou, et voir ce que c'est. En attendant vous feriez mieux de passer tous les trois dans l'autre chambre.

Comme Barsalou sortait, la voiture arrivait dans la cour et un des volontaires qui étaient de garde à la barrière, en descendit et se dirigea droit à la maison, tandis que le jeune homme dit à l'oreille de Barsalou qui jettait une couverture sur le dos du cheval : " Il se doute de quelque chose et veut voir le maître de ce cheval. "

— Que lui as-tu dit ?

— Que je ne le connaissais pas.

— C'est bon ; vas mettre le cheval à l'écurie, frottes le bien, donne lui du foin, mais aies soin de ne pas le faire boire ; il a chaud.

— Ne craignez pas ; ça c'est la fière bête ! M. Joe.

— Dépêches-toi ; tu rentreras les robes, par la porte de derrière, et tu les mettras dans la chambre du fond.

En disant ces mots, il court à la maison, où il entre presque en même temps que le volontaire qu'il reconnaît, à sa voix pour être un des commis marchands de la rivière du Chesne.

— Il fait bien noir ici, dit le volontaire, en s'approchant du poêle et jettant un coup d'œil méfiant dans la salle dont il cherchait à pénétrer l'obscurité.

— Vous êtes, M. P....., je crois ? lui dit Barsalou.

— Oui, et vous ?

On m'appelle ? Joe !

— Joe qui ?

— Joe Laderoute.

— Connais pas ; demeurez vous ici ?

— Non, je suis de la rivière du Chesne ; je vais vendre du foin à Montréal.

— Savez-vous à qui appartient ce cheval qui vient d'arriver ?

— Oui, c'est à M. Dumont qui est à Montréal et qui m'a prié de le ramener demain à la rivière du Chesne.

— A M. Dumont ?

— Oui.

— Mais, ce n'était pas M. Dumont qui était dans la voiture ! quelle était cette dame ?

— C'était pourtant bien lui, continua Barsalou avec à plomb ; la dame je ne la connais pas.

— C'est curieux que je ne l'aie pas reconnue ! Êtes-vous bien certain ?

— Sans doute, puisqu'il m'a parlé, et m'a demandé si je ramènerais son cheval, qu'il vient de me renvoyer. Mais dites-moi donc, d'où venez-vous, vous ? je croyais que vous demeuriez à la rivière du Chesne.

— Je demeure à Montréal maintenant, et suis engagé dans les volontaires. Mais dites-moi à votre tour, on dit qu'il y a du soulèvement à la rivière du Chesne et au grand Brulé ?

— On l'a dit, mais je crois que c'est fini.

— Vous croyez ? mais on dit que le Dr. Chénier est à la tête d'un certain nombre de rebelles, et qu'ils ont formé un camp à la rivière du Chesne ?

— On avait parlé d'un camp, mais il n'y a personne dedans, du moins je n'en ai pas vu ; quant au Dr. Chénier, j'ai entendu dire qu'il était malade au lit.

— Malade au lit ! mais il a été vu à Montréal il y cinq à six jours.

— Ça ce peut, je vous dis ce que j'ai entendu dire, voilà tout.

— Vous êtes bien sûr que ce cheval est à M. Dumont ?

— Comme je suis sûr que vous êtes là ; est-ce que vous voudriez l'acheter ? je crois qu'il le vendrait. Vous n'auriez qu'à vous en informer demain, vous trouverez M. Dumont soit à l'hotel Rasco, soit chez Séraphino en face du marché neuf ; comme je ne retournerai qu'après avoir vendu mon foin, vous pourrez me le laisser savoir, demain en passant.

Le ton d'assurance avec lequel il parlait parut convaincre M. P... que cet homme disait la vérité ; aussi ne crut-il pas nécessaire de pousser plus loin ses recherches, et retourna au corps de garde ;

après avoir demandé tout bas : Mais quels sont ces hommes qui dorment sur les robes de buffles !

— Ce sont des hommes qui vont vendre du bois à la ville ; je ne les connais pas, avait répondu Barsalou sur le même ton, comme s'il eut craint de les réveiller.

Après s'être bien assuré que M. P..... avait repris la route du corps de garde, il alla avertir le docteur Chénier et ses compagnons.

— Nous ferons bien de partir de suite, dit Chénier ; la lune ne tardera pas à se lever, et quoiqu'elle ne donne pas une grande clarté, il ne serait pas prudent d'attendre plus longtemps.

— Je suis de votre opinion, répondit Barsalou ; d'autant plus qu'il serait bon d'avoir une dernière consultation avec Luc M....., qui vous attend.

— Il faudrait aussi avoir Major.

— Il est à St. Laurent chez MacDonald ; il serait dangereux d'y aller cette nuit, mais à la pointe du jour je l'enverrai chercher s'il le faut absolument.

Pendant que le docteur Chénier et ses deux compagnons suivent Barsalou, qui les guide à travers la montagne, nous les précéderons de quelques instans pour voir ce qui se passe dans la cabane à sucre, où ils devaient se rendre.

La montagne de Montréal subit à l'ouest, vers le tiers de sa longueur, un affaissement au milieu duquel passe le chemin, qui conduit à la Côte-des-Neiges et, plus loin, à la paroisse St. Laurent. De chaque côté de ce chemin la montagne se relève en une pente douce d'un côté, mais abrupte et escarpée de l'autre. Sur le versant nord de la partie de la montagne qui domine la ville, une petite cabane, assez bien construite, servait, dans le temps du sucre, à y faire bouillir le sirop que le propriétaire faisait couler des érables de la sucrerie. Dans une large cheminée, un grand chaudron était suspendu à une crémaillère. Une grande table faite de planches brutes, servait au besoin, de lit. Des petites branches de sapin, jetées sur la table servait de matelas. Un grand feu dans la cheminée illuminait vivement l'intérieur de la cabane, sans qu'on put s'en apercevoir du dehors, la porte et les contrevents étant fermés. Les hautes érables qui entouraient la maison cachaient également la fumée, qui s'échappait de la cheminée et se confondait avec les branches à cette heure de la nuit.

Le froid s'étant un peu amolli, les arbres étaient couverts de givre ; la neige criait sous les pieds. Une espèce de vapeur blanche s'élevait sur la plus haute partie de la montagne, en arrière de la cabane, et semblait la couronner comme d'un diadème ; c'était la

vapeur d'une source voisine. Au sommet, il y avait une espèce de plateau d'une vingtaine de pas de long sur cinq à six de large. Un homme, que l'on prendrait pour un fantôme, se tient immobile sur cette plateforme, le dos appuyé à un arbre ; on dirait que cette vapeur l'enveloppe comme dans un linceul. De temps en temps, cependant il s'avance au bord du plateau du côté du chemin de la Côte-des-Neiges ; il regarde et écoute ; puis, après en avoir fait autant du côté opposé de la montagne, il retourne à son arbre, où il s'appuie et reprend son immobilité.

De la position où il est, il aperçoit la ville et le corps-de-garde ; à sa droite la Côte-des-Neiges. En arrière il voit la cabane à sucre, qui paraît à ses pieds ; un peu plus loin la route Ste. Catherine ; plus loin l'église St. Laurent ; plus loin encore le pont Lachapelle, qu'il ne peut distinguer, mais vers lequel, de temps en temps, il jette un coup d'œil, comme s'il s'attendait à y voir quelque chose.

En effet, au bout de quelques minutes, quelque chose fixa son attention de ce côté ; il croit voir un point lumineux, qui peu à peu s'agrandit, brilla d'un vif éclat, puis s'éteignit. Il fit entendre un sifflement aigu et prolongé. Puis un instant après il monta dans l'arbre sur lequel il était appuyé, attacha au faite un paquet d'écorces de cèdre et y mit le feu. Le cèdre en s'allumant jeta une brillante flamme pendant quelques instans ; puis tomba sur la neige au pied de l'arbre, aussitôt que les liens qui l'attachaient furent brûlés.

L'homme descendit alors au pied de l'arbre. Il écoute ; il vient d'entendre du bruit du côté de la cabane à sucre. Il prend son fusil à deux coups, qu'il avait appuyé sur le tronc de l'arbre, et en fait jouer le chien, pour voir si les capsules ne sont pas tombées. Sa main droite fouille dans son capot, pour voir si son couteau de chasse est dans sa gaine. Puis, quand il s'est assuré que les capsules sont sur les cheminées de son fusil, que son couteau est dans sa gaine, il fait entendre, mais bas, mais faible, le glapissement d'un renard, comme s'il eut été éloigné et dans une autre direction.

Il écoute. Le bruit d'une perdrix qui s'envole frappe son oreille, puis bientôt après il entend le picotement d'un pique-bois sur un arbre. Ces bruits semblent le satisfaire, car il rejette sur son épaule le fusil qu'il tenait prêt à faire feu, et attend.

Bientôt le bruit d'une branche cassée se fait entendre au pied de la plate-forme, et un homme s'avance avec précaution, tenant son fusil élevé au-dessus de sa tête. Celui qui est sur la plate-forme

en fait autant, puis le remet sur son épaule, et dit d'une voix sourde mais assez élevée pour être entendue :

— Qui vient là ?

— Un voyageur, répond celui qui s'approchait et qui s'était arrêté.

— Avances, voyageur ; où vas-tu ?

— Je vais sur la montagne.

— Que faire ?

— Te remplacer ; c'est le chef qui m'envoie. Ton quart est fini. Tu peux descendre, il t'attend ; il vient d'arriver, il est à la cabane.

— Quelle donc ?

— Tu l'apprendras, à la cabane ; et toi ?

— Je le dirai au chef ; tout va bien.

Un instant après, celui qui était descendu du sommet de la montagne arrivait à la cabane à sucre à la porte de laquelle se tenait un homme, en tuque bleue de laine, qui lui fit signe d'approcher, et tous les deux entrèrent. Il salua le docteur Chénier, et apercevant deux étrangers, qu'il ne connaissait pas, il se passa le pouce de la main gauche sur les lèvres, signifiant qu'il n'osait pas parler devant ces personnes.

— Parles, lui dit Chénier ; ce sont des chefs du Sud ; deux amis qui viennent nous aider. Quelle *sonne* ?

— S. o. n. e, répondit-il, en prononçant chaque lettre séparément ; *S* pour le sud, *O* pour l'ouest, *N* pour le nord *E* pour l'est ; c'est bien ! voici la *sonne* : J'ai vu Barsalou qui venait à la cabane, parcequ'en sortant à la porte il a agité un tison ardent deux fois au-dessus de sa tête ; ce qui voulait dire qu'il était accompagné de deux personnes. C'était probablement ces deux chefs, continua-t-il, en leur faisant un léger salut de la tête. Peu d'instans après, j'ai vu cinq volontaires, avec leurs mousquets les baïonnettes au bout, quitter le corps de garde et se diriger vers la maison que venait de quitter Barsalou, où ils sont entrés. Je ne les en ai pas vus sortir. Voilà pour *S*, sud.

Barsalou et Chénier échangèrent un signe rapide.

— J'ai vu, continua-t-il, une lueur au pont Lachapelle ; cette lueur s'est agrandie, a brillé, s'est éteinte. C'est *W. S...* qui est arrivé avec son monde et s'est emparé du pont. De ce côté là tout est bien. Ils savent que nous avons connaissance de leur arrivée ; j'ai fait le signal. Voilà pour *O*, l'ouest

— C'est bien lui dit Chénier, continues.

— J'ai vu la ville enveloppée dans un manteau de fumée blanche, qui plane au dessus des maisons, et la cache presque entièrement.

J'ai entendu un bruit sourd, comme les vagues du lac, qui montait jusqu'à moi. Je n'ai pu distinguer ce que c'était, d'abord. Peu à peu cette immense nuage blanc, qui surplombait la ville, s'est enpourpré vers le sud, et j'ai cru entendre le tocsin. C'était une incendie. La ville brûle encore. Voilà pour E, l'est.

— Et au Nord ? demanda Chénier.

— Au nord je n'ai rien vu ; pas de *Sone*, du Nord, tout est tranquille de ce côté là.

— Tu as bien rempli ton quart, Maxime ; prends un verre de Wisky tu dois avoir froid ; et couches toi, tu dois être fatigué.

— Quel est ce mot là, *Sone* ? demanda le Dr G..... à Chénier.

— C'est un mot, que nous employons dans le Nord, qui signifie nouvelle, mais que j'aime mieux ; parcequ'il est plus expressif dans sa prononciation et jusque dans son épellation.

— En effet, chaque lettre du mot désigne un des points cardinaux.

— Ce n'est pas mal : et je vote pour que nous l'adoptions.

— Mais, nous nous en servons depuis longtemps dans le Nord.

— Raison de plus, pour que nous nous en servions aussi dans le sud.

— Laissons là les mots, dit Luc M..., et parlons de ce que nous allons faire. Voyons : W. S... est arrivé au pont Lachapelle ; c'est bien. Si nous pouvions une fois nous rendre jusque là avec les canons, ils ne pourront plus nous les enlever. Mais nous ne les avons pas encore. A quelle heure doivent-ils venir, demain matin ?

— Entre sept et huit, répondit Chénier.

— En es-tu sûr ?

— Bien sûr !

— Combien y aura-t-il de cavaliers pour les accompagner ?

— Quatre seulement.

— Et de canons ?

— Onze canons ; onze caissons ; en tout vingt-deux voitures : Quatre hommes par voitures, deux à cheval deux assis sur le siège. En tout, quatre-vingt-douze hommes ; mais il n'y a que les cavaliers qui aient leurs sabres, les autres ne sont point armés.

— Et nous, combien sommes nous ?

— Quatorze ici, sans compter Barsalou ; dix avec lui à la maison ; Major et dix autres à St. Laurent.

— Trente-six ; c'est assez pourvu qu'il n'y ait pas plus de cavalerie. Maintenant, entendons nous bien sur ce que l'on doit faire demain ; répète ton plan. Et toi, Barsalou, écoute bien afin que tu le répètes à Major demain matin.

— Voici, dit Chénier ; Il faut que demain matin, vers sept heures,

Major et ses hommes amènent leurs charges de foin et de bois, et prennent le chemin d'en bas pour se rendre par la route Ste. Catherine au faubourg St. Laurent. Ils s'arrêteront à une quinzaine d'arpents d'ici. Si l'artillerie vient du côté du faubourg St. Laurent, ils la laisseront passer. Aussitôt qu'elle sera passée, ils verseront leurs voitures de foin et de bois, de manière à obstruer complètement le chemin, et accourront avec leurs fourches.

Si, au contraire, l'artillerie vient par la Côte-des-Neiges, ils verseront leurs voitures aussitôt qu'ils auront reçu le signal; et attacheront les premières voitures de l'artillerie en même temps que nous. Voilà pour Major. Je le lui ai déjà dit; il faudra que tu le lui répètes demain matin.

— Toi, Barsalou, voici ce que tu as à faire; Tu te tiendras prêt avec tes hommes et les voitures. Aussitôt que tu en auras le signal, tu prendras le même chemin qu'aura pris Major, mais tu t'arrêteras en face d'ici. Comme je suis à peu près certain que l'artillerie viendra par la Côte-des-Neiges, tu la suivras de près aussitôt qu'elle sera passée, et tu t'arrêteras en bas d'ici. Quand tu nous verras engagés, accours avec tes hommes, dont tu laisseras deux avec le voyage de foin, pour qu'ils les mettent en travers du chemin, au cas où quelqu'un des canonniers nous échapperait avant que nous puissions arrêter les chevaux. Je recommande spécialement que l'on ne fasse aucun mal aux canoniers; s'il faut tirer, que l'on tire sur les chevaux. Mais que ça ne soit qu'à la dernière extrémité; car nous aurons besoin des chevaux. Comprends-tu?

— Très bien.

— Ce n'est pas tout. Vous détèlerez vos chevaux; ils ont des traits, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et on les ajoutera, deux par deux, à chaque pièces de canon, afin que nous puissions gagner au galop le pont Lachapelle. Arrivés là, ils sont à nous; et qu'alors M. Colborne vienne les chercher, avec ses volontaires!

En ce moment l'homme qui était descendu de la montagne et qui, au lieu de se coucher s'était assis au coin de la cheminée pour se réchauffer, saisit le bras du docteur Chénier et lui dit:

— Taisons nous: j'entends un signal du dehors.

En un clin d'œil, ces hommes hardis et déterminés eurent chacun un couteau de chasse à la main; ils sortirent sans bruit et passèrent derrière la cabane, tandis que celui qui venait de les prévenir fit quelque pas vers une talle de sapins. Il reconnut Paul, celui qui avait pris sa place de quart sur le sommet de la montagne; il reve-

nait sur ses pas baissé presque jusqu'à terre, et marchait rapidement.

— Qu'y a-t-il, Paul ? lui dit-il, Pourquoi as-tu quitté la plateforme ?

— Chut ! Il y a trois volontaires qui viennent ; ils ont un fanal et suivent les pistes. Je les ai vus sortir de la maison ; deux sont gagnés au corps de garde et les trois autres ont pris cette direction. Comme je les ai perdus de vue aussitôt qu'ils furent entrés dans le bois, je suis descendu voir où ils vont et ce qu'ils prétendent faire.

— Et qu'as-tu vu ?

— J'ai vu qu'ils suivaient les pistes de Barsalou ; ils ont leurs mousquets et baionnettes, et forcent Toinon de les éclairer avec le fanal.

— Sont-ils encore loin, dit Chénier qui ayant entendu ce que venait de dire Paul, s'était approché avec tous ceux qui étaient sortis avec lui de la cabanne ? je n'entends rien.

— Je crois qu'ils s'éloignent.

— Mais s'ils suivent nos traces, ils vont bientôt arriver !

— Ils ne suivent pas vos traces ; ils ont pris un peu plus à gauche et suivaient la piste que Barsalou avait faite en allant seul. J'en était bien content puisque j'ai pu les dérouter.

— Comment cela ?

— J'ai effacé du mieux que j'ai pu, avec une branche l'empreinte des bottes de Barsalou ; après avoir jeté quelques branches sèches sur la piste à droite et j'ai marché, en gagnant vers le corps de garde. Rendu au chemin, je suis revenu jusqu'à l'endroit où ils avaient pris le bois ; là j'ai vu, un peu à gauche, les pistes que vous aviez faites et je les ai suivies jusqu'ici.

— Penses-tu que Toinon nous trahisse ?

— Non, non ; il ne les mènera pas à la cabane à sucre, soyez tranquille, s'il peut l'éviter.

— Tu vas remonter sur la montagne, et, ouvres l'œil. Barsalou, tu feras bien de retourner ; sois sur tes gardes. Michel va rester en sentinelle dans cette talle de sapin. Si les trois volontaires viennent jusqu'ici, il n'y a pas à dire, il faudra les faire prisonniers et les garder jusqu'à demain. J'aimerais mieux que nous n'y fussions pas obligés.

G. B.

(A continuer.)

LE CARDINAL WISEMAN

ET LE

RÉTABLISSEMENT DE LA HIÉRARCHIE CATHOLIQUE EN
ANGLETERRE.

Les anciens recommandaient de ne parler qu'avec louanges de ceux qui ont quitté la vie : *de mortuis nihil nisi bonum*. Malgré ce précepte, il n'arrive pas souvent qu'autour des restes mortels de ceux dont l'action s'est fait sentir sur le monde, quelques paroles de blâme ne se mêlent à la louange. C'est pourtant là un spectacle dont nous avons été témoins lorsque, le 16 février, la mort a enlevé à l'Eglise et aux lettres un de leurs plus beaux ornements dans la personne du cardinal Nicolas Wiseman, premier archevêque de Westminster.

Et ce n'est peut-être pas une des moindres merveilles de notre temps, qu'à une époque où l'unité semble à jamais bannie du monde des esprits, tous se soient rencontrés pour glorifier la mémoire d'un homme qui avait occupé une position entourée des plus grandes difficultés. Londres a parlé comme Rome : les organes du monde protestant se sont faits comme les échos des regrets du chef de l'Eglise.

Quand Pie IX apprit qu'il n'y avait plus d'espoir de conserver cette vie précieuse, il leva les yeux au ciel et dit : " C'est un coup ter-

rible pour moi !” Cet éloge n'est pas le premier que le St. Père ait fait de son fidèle cardinal. En 1863, il remarquait que monseigneur Wiseman était l'homme de la Providence pour l'Angleterre.

L'histoire de l'archevêque, quand elle sera connue dans ses détails, fera bien voir en effet qu'il a été, entre les mains de la Providence, un instrument puissant pour opérer de grandes choses. Il nous semble que cette vie est parfaitement caractérisée par cette parole de Pie IX : “ l'homme de la Providence pour l'Angleterre.”

Après avoir, par ses écrits et son action apostolique, agi puissamment pour développer et diriger le mouvement catholique en Angleterre, il eut la plus grande part, après le Souverain Pontife, au rétablissement de la hiérarchie catholique. On peut dire que son nom est inséparablement attaché à cette phase de l'histoire ecclésiastique d'Angleterre. Nous osons espérer que les lecteurs de la *Revue* accueilleront avec bienveillance ces quelques notes prises à la hâte, et à la rédaction desquelles les circonstances nous ont empêché de donner une forme plus régulière et plus digne de ceux qui voudront bien les lire. Ces notes rappelleront des faits qui sont déjà presque anciens, tant le siècle marche avec rapidité. Elles se rapportent au rétablissement en Angleterre d'une hiérarchie détruite depuis longtemps. Elles contribueront peut-être à faire apprécier l'action du Pape, celle de la nation anglaise et de son gouvernement ainsi que les principes religieux et politiques qui furent alors invoqués.

Cet acte si important pour l'Eglise catholique en Angleterre fut accompli par le Souverain Pontife, le 24^e jour de septembre, 1850.

La lettre apostolique par laquelle le Pape proclame cette grande *restauration* commence par rappeler la sollicitude constante dont l'église d'Angleterre a été l'objet de la part des pontifes romains. Depuis le jour où St. Grégoire le Grand envoyait des apôtres à ses chers anglo-saxons, les papes n'ont pas cessé un seul instant de veiller sur cette île privilégiée. Pie IX raconte rapidement l'histoire des mesures prises par Rome pour empêcher que le flambeau de la foi ne s'éteignît au milieu des épaisses ténèbres qui ont enveloppé l'île des Saints après qu'elle se fut séparée de l'Eglise qui est dans le monde la source et le centre des lumières surnaturelles.

On sait en effet, et le Pape le rappelle, qu'à peine l'orage violent suscité par la reine Elizabeth commençait-il, qu'aussitôt après les premières horreurs de la persécution protestante, Guillaume Bishop fut nommé vicaire apostolique pour l'Angleterre et l'Ecosse. Ces deux pays furent gouvernés au spirituel par un seul vicaire apostolique jusqu'à l'année 1688. Innocent XI profita des circons-

tances plus favorables où se trouvait alors la religion, pour adjoindre à Jean Leyburn, alors délégué du St. Siège, trois autres évêques *in partibus*. L'Angleterre fut donc divisée en quatre districts ecclésiastiques. Plus tard, en 1840, Grégoire XVI considérait "l'accroissement qu'avait déjà pris la religion catholique dans ce royaume, et, faisant une nouvelle division ecclésiastique du pays, doubla le nombre des vicariats apostoliques et confia le gouvernement spirituel de l'Angleterre aux vicaires apostoliques de Londres, de l'Ouest, de l'Est, du Centre, de Lancastre, d'York et du Nord." ¹ Mgr. Wiseman, déjà célèbre par une science profonde et des écrits éloquentes, fut nommé coadjuteur de Mgr. Walsh, dans le Centre. En 1847, il était Pro-Vicaire à Londres; en 1848, coadjuteur et en 1849, vicaire apostolique de ce district de Londres, le plus important de tous. On peut dire que depuis ce jour, il fut ostensiblement, comme il avait toujours été dans le fait, la tête du mouvement catholique en Angleterre.

Le bref de septembre remarque ensuite, que, déjà depuis assez longtemps les Papes s'étaient occupés du projet de ramener en Angleterre la forme du "gouvernement ecclésiastique à ce qu'elle est librement chez les autres nations où aucune cause particulière ne nécessite le ministère des vicaires apostoliques."

On comprend en effet que ce système de gouvernement, par ce là même qu'il est en dehors du droit commun, n'est désirable que dans certains pays où les circonstances ne permettent pas l'organisation régulière de la hiérarchie. L'évêque titulaire d'un diocèse canonique est sans doute soumis au Pape qui lui transmet la juridiction. Le Souverain Pontife ne laisse pas que d'avoir dans chaque diocèse un droit d'ordinaire. Mais cet évêque n'est pas, dans le sens canonique du mot, le vicaire du Pape. Dans les choses que le vicaire du Christ ne s'est pas réservées, qui ne sont pas contraires au droit, l'Evêque est vraiment maître, de droit ordinaire, pour son diocèse. Il a un code de lois générales: il est lui-même dans l'église une institution permanente. D'un autre côté, le vicaire apostolique reçoit bien sans doute ce pouvoir d'ordre qui est de l'exercice du caractère épiscopal; mais pour la juridiction, quelle que soit l'étendue des pouvoirs accordés, il est le vicaire, le délégué *immédiat* du Pape pour tel territoire qui lui est assigné. Le vicaire apostolique ne prend pas son titre du territoire qu'il gouverne, mais de quelqu'ancien diocèse qui n'existe plus: voilà pourquoi il est qualifié Evêque *in partibus infidelium*. Ainsi, Mgr.

¹ Bref, 21 sept. 1850.

Wiseman, avant sa promotion au Cardinalat, était évêque de Mellipotames et vicaire apostolique pour le district de Londres.

Or, on conçoit que dans une église nombreuse et augmentant sans cesse, le gouvernement des vicaires apostoliques doive laisser beaucoup à désirer. De tout temps le besoin des conciles provinciaux s'est fait sentir, et pourtant sous ce régime, ces saintes assemblées sont conséquemment impossibles.

Du reste, l'état de l'Angleterre avait tellement changé depuis un certain temps, que les règles tracées en 1743 par Benoît XIV pour le gouvernement de cette église, ne trouvaient plus leur application, du moins dans un grand nombre de cas.

Les vicaires apostoliques réunis à Londres en 1847, députèrent "deux d'entr'eux à Rome pour demander instamment et en leur nom" un changement qui permit à l'Eglise catholique de se développer régulièrement en Angleterre.

On faisait remarquer que la constitution *apostolicum ministerium* de Benoît XIV, le seul code de gouvernement possédé par les catholiques anglais, était tombée en désuétude à cause de son ancienneté, et surtout par suite d'un heureux changement survenu dans l'état des choses. Cette "constitution" avait été basée sur les considérations suivantes : que les catholiques étaient encore sous le coup de lois pénales très-dures, et ne jouissaient d'aucune liberté de conscience ; 2^o que tous leurs établissements d'éducation ecclésiastique étaient situés à l'étranger ; 3^o que les ordres religieux ne possédaient point de maisons en Angleterre ; 4^o qu'il n'y avait rien qui ressemblât à une division par paroisse, et que les catholiques n'avaient d'autres lieux consacrés au culte que des chapelles particulières, et pas d'autres prêtres que les chapelains des nobles et des gentilhommes,"¹ etc., etc., etc.

Or, l'acte d'émancipation de 1829 avait changé cet état de choses. On n'en était plus aux jours malheureux où la peine de mort menaçait le sujet britannique qui niait la suprématie du chef de l'état : où l'on était emprisonné pour avoir assisté à la messe ; où les religieux et les prêtres étaient des proscrits et des traîtres : où l'enseignement catholique était estimé crime de haute trahison, etc.

Les progrès rapides du catholicisme en Angleterre ; les divisions intestines parmi les Protestants eux-mêmes ; l'influence du mouvement intellectuel qui agitait l'Europe ; et par dessus tout peut-être, la puissante voix d'O'Connell, "ébranlant les citoyens à Whitehall" et entraînant tout un peuple à sa suite, forcèrent le Parlement

1 Wiseman, Appel, etc.

anglais à reviser les lois rigoureuses qui pesaient sur les catholiques. La plupart de ces lois furent en effet abrogées ou modifiées par l'acte de 1829. Les autres étaient tombées en désuétude.

Il y eut alors un épanouissement de vie catholique vraiment extraordinaire. De toutes parts, de Rome surtout, accoururent des ouvriers apostoliques pour travailler à la reconstruction du grand édifice : les cathédrales s'élevèrent magnifiques, mystérieuses, chrétiennes comme au moyen âge : les écoles s'établissaient partout, et les traditions d'enseignement catholique commençaient à rattacher leurs anneaux aux vieux siècles chrétiens qui avaient vu naître Oxford et Cambridge. On ne vit jamais une plus grande abondance de vie fraîche, puissante, catholique qu'en ce moment où les fidèles enfants de l'Église purent s'écrier : "*les liens sont brisés et nous sommes libres!*" Les monuments de l'antique foi d'Albion étaient tombés entre les mains de ceux qui ne les avaient pas élevés. On en construisit d'autres, et dans les temples magnifiques élevés par l'art de Pugin, le peuple anglais retrouva les chants, les arts, les sciences, la poésie, l'éloquence, le culte qu'avaient aimés ses ancêtres.

"L'Église catholique d'Angleterre, disait Mgr. Wiseman ¹ s'est tellement développée..., et ses différentes parties se sont tellement unies entre elles qu'il était impossible qu'elle restât plus longtemps privée d'un code complet et explicite."

Les vicaires apostoliques demandaient donc au St. Père de vouloir bien remédier aux inconvénients qu'ils rencontraient chaque jour dans l'exercice de leurs fonctions. Convaincus de la nécessité d'une organisation régulière, ils priaient Rome de donner une entière stabilité à cet édifice fondée jadis par les Pontifes Romains, ébranlé et presque démolé par les tempêtes, mais auquel l'avenir promettait de si magnifiques proportions. Rome, cette mère de toutes les églises, entendit la voix suppliante de ses enfants. Elle ne vit pas d'autre remède au mal que "d'étendre le code réel et entier de l'Église à l'Église catholique d'Angleterre, autant que le permettait sa position sociale. ²

Mais pour cela une condition était nécessaire, — "à savoir : que les catholiques eussent une hiérarchie. La loi canonique n'est pas applicable sous le régime des vicaires apostoliques; d'ailleurs plusieurs points demandaient à être réglés par un concile, et sans

1 Appel, etc.

2 Appel, etc.

“ un métropolitain et des suffragants, un synode provincial était impossible.”¹

Le rétablissement de la hiérarchie fut donc déterminé... “ Après avoir pesé avec une attention scrupuleuse toute cette affaire, de notre propre mouvement, de notre science certaine, et par la plénitude de notre pouvoir apostolique, nous avons arrêté et nous décrétons le *rétablissement* dans le royaume d'Angleterre, et selon les règles communes de l'Église, de la hiérarchie des *évêques ordinaires*, tirant leur dénomination de leurs sièges, que nous créons par la présente lettre dans les différents districts des vicariats apostoliques...

..... Pour ce qui regarde l'office pastoral, l'Archévêque et les Evêques anglais jouiront d'ores et déjà des droits et des facultés dont usent et peuvent user, d'après les dispositions *connues* des saints canons et des constitutions apostoliques, les archevêques et évêques catholiques des autres pays.”²

Telles sont les paroles du vicaire de Jésus-Christ. Il y a dans ce *Bref* d'autres dispositions qu'il sera utile plus tard de faire connaître parcequ'elles devinrent en Angleterre l'objet d'incriminations particulières de la part de l'école religieuse dite des *Puséistes*.

Le Souverain Pontife nomma Mgr. Wiseman premier archevêque de Westminster et métropolitain de la province ecclésiastique qui venait d'être créée. En même temps, Sa Sainteté éleva au Cardinalat le nouvel archevêque.

On doit remarquer que les anciens sièges épiscopaux, étant occupés par les évêques anglicans et l'acte d'émancipation ayant défendu aux catholiques de prendre des titres empruntés à des villes qui avaient déjà leurs titulaires, le pape daigna avoir égard à cette disposition législative. Ainsi, on n'eut pas d'archevêque de Cantorbéry : le métropolitain de la nouvelle hiérarchie fut attaché au nouveau siège de Westminster : au lieu du titre d'évêque de Londres, on prit celui de Southwark...

Mais le grand œuvre après lequel avait soupiré les fidèles catholiques d'Angleterre était accompli. Aux autres gloires de son Pontificat, Pie IX ajoutait celle d'avoir rendu la vie à l'église des Lanfranc, des Anselme, des Langton et des Fisher.

Le digne successeur de ces grands évêques se hâta d'annoncer lui-même l'heureuse nouvelle aux catholiques de la nouvelle église d'Angleterre. Dans sa première lettre pastorale, il disait :—

¹ *Ibidem*.

² *Bref*, de septembre.

“ Ce que vous avez longtemps désiré, vous est octroyé. Votre bien-aimée patrie prend place parmi les belles églises qui, constituées d’une manière normale, forment le splendide corps de la communion catholique. L’Angleterre catholique a retrouvé son orbite dans le firmament religieux d’où sa lumière avait depuis longtemps disparu ; elle prend son cours et son mouvement régulier, gravitant autour du centre d’unité, source de juridiction, de lumière et de force.”

Les catholiques accueillirent avec bonheur cette nouvelle marque de bienveillance et d’amour de la part du souverain Pontife ; leurs vœux étaient satisfaits, car il ne faut pas oublier qu’ils sollicitaient depuis longtemps cette faveur, ainsi que le Pape lui-même le fait remarquer.

L’Église d’Angleterre, l’église de leurs ancêtres, de leurs saints, de leurs martyrs, était rétablie.

Qu’on nous permette de rapporter encore quelques paroles du Cardinal, pour achever de caractériser l’acte pontifical.

“ Cet acte n’est pas un acte gratuit et imprévu ; ce n’est pas une mesure d’un caractère usurpateur et agressif, c’est, au contraire, un acte longuement médité et exécuté ouvertement ; il est fondé sur les besoins de l’Eglise catholique, de son régime intérieur, de sa saine organisation. Le besoin d’avoir un code a engendré le besoin d’avoir le seul gouvernement qui pût le faire mettre en vigueur.”

Ces réflexions si simples et si naturelles devaient suffire pour démontrer qu’il n’y avait rien là qui pût raisonnablement offenser ceux que leurs croyances religieuses exemptaient d’être atteints immédiatement par ces mesures d’administration ecclésiastique.

II

Le bon sens qui caractérise le peuple anglais, quand il est dans son état normal, ne l’empêcha pas en cette circonstance de tomber dans un accès de fureur difficile à concevoir. Nous fûmes tous surpris de la joie scandaleuse qui accueillit il y a quelque mois, à Londres, un heureux forban venu d’Italie. Aux yeux des Anglais, cet homme était le symbole armé de la haine contre le Pape. Le principe qui mit alors en mouvement princes, évêques, ministres, peuples, pour venir baiser une main rouge encore d’un noble sang versé pour une cause sainte ; ce principe peut expliquer en grande

partie les démonstrations furieuses auxquelles se livra la nation entière, quand elle apprit la nouvelle *incroyable* que le Pape de Rome avait osé faire acte de juridiction, de suprématie spirituelle dans les domaines de Sa Majesté la reine d'Angleterre !

Le Cardinal a décrit cette tempête " sans égale, peut être, dans l'histoire contemporaine."

Quelques jours se passèrent sans démonstrations violentes. " C'était, dit Mgr. Wiseman, le calme précurseur de l'orage." On n'en pouvait croire la rumeur. Il était impossible que le Pape, ce petit souverain, eût osé diviser, morceller en diocèses nouveaux, la libre Angleterre, et cela par une véritable usurpation des droits et de la prérogative de la couronne ! " Oui, nous l'avouons, disait le *Times*, nous étions restés incrédules " sur l'étendue de l'impudence et de l'absurdité " papale"... créer un archevêque et douze évêchés," et cela avec l'autorité et la précision d'un acte du Parlement, par une " Bulle Pontificale ! "

Ces paroles furent comme un signal. Aussitôt de tous les coins de l'Angleterre, éclate une tempête furieuse contre l'édifice religieux que le Pape veut donner à ce pays. Les journaux donnent le ton à ce concert d'imprécations, de cris de haine, de dénonciations aveugles, et, par les paroles suivantes que nous citons d'un article du *Times*, on peut juger si ce ton était modéré.

" Il y a en Europe, et même en Italie, écrivait ce journal, un esprit qui ne sera pas impunément éveillé ; (la révolution,) et quelque répugnance que nous ayons à de nouveaux éléments de discorde... nous ne sommes nullement disposés à nous soumettre lâchement ou avec indifférence à la folle intrusion d'une bande de prêtres étrangers dans les affaires de notre pays."

Ainsi, pour punir Pie IX d'avoir voulu être le Pape, il faut déchaîner contre lui, le monstre hideux de la révolution. Le célèbre docteur Cahill venait de démontrer que Lord Palmerston et son agent Minto, n'avaient pas attendu l'acte vigoureux du pontife Romain pour bouleverser ses états, et, contre tout droit divin et humain, installer l'orgie et l'assassinat démagogiques dans le Vatican désert par l'exil de l'auguste vieillard. Plusieurs journaux dévoilèrent involontairement les menées du cabinet anglais, en insinuant que le bref de septembre était, de la part du Pape, un acte de représailles contre les efforts du ministre des affaires étrangères, pour faire régner en Italie, à Rome surtout, cet esprit que le *Times* voulait évoquer des régions infernales. Les autres journaux ne le cédèrent point en violence au *Times* lui-même. Ils en appelèrent hautement aux mânes irrités d'Henri VIII et d'Elizabeth.

Il faut mettre en vigueur disent-ils, les anciens statuts ; il convient, pour sauver la patrie et venger l'honneur royal outragé, d'avoir recours aux "pénalités" sous lesquelles les catholiques ont gémi pendant trois siècles....

" Bientôt on entendit, au milieu de ces cris confus, la voix claire et distincte d'un corps plus directement intéressé à encourager " la colère générale." ¹ C'était l'église légale, l'église anglicane qui, par ses journaux, ses ministres, ses évêques, unissait ses anathèmes à l'anathème universel contre le rétablissement d'une hiérarchie qui demandait ses titres, non à un pouvoir temporel, mais au vicaire de Jésus-Christ,

Nous manquons d'espace et aussi de courage pour raconter en détail les démarches humiliantes auxquelles l'épiscopat et le clergé anglicans eurent alors recours, soit pour manifester leur indignation, soit pour engager le gouvernement à s'immiscer dans cette affaire purement ecclésiastique. Nous sommes contraints d'avouer qu'en lisant l'histoire de l'Église, nous avons rencontré peu d'exemples d'une ignorance aussi radicale de l'ordre établi par le Sauveur pour le gouvernement du royaume qu'il a fondé sur la terre.

Dans l'adresse que les prélats portèrent aux pieds de la reine, ils dénoncent le bref du Pape " comme une grave injure adressée " à l'église et à Sa Majesté, à qui *seule* appartient le gouvernement " suprême de ce royaume en matières ecclésiastiques et civiles." " L'église d'Angleterre, disent-ils, est un *rameau* de la sainte église " catholique du christ : on y trouve la vraie parole de Dieu ; la " bonne administration des sacrements"... Or, cette église " est " traitée par l'évêque de Rome comme si elle était une terre " païenne.

Ils se plaignent " qu'on félicite l'église d'Angleterre d'être " rétablie après trois cents ans, parmi les églises de la chrétienté."

L'évêque de Rome a agi contre la *constitution* " en s'arrogeant " un pouvoir spirituel sur le peuple de ce pays, et en nommant " certains ecclésiastiques romains à des places ou sièges particuliers " en Angleterre : par là, il a fait renaître la prétention de la supré- " matie sur le royaume et attaqué une prérogative constitutionnelle " qui n'appartient qu'à Votre Majesté seule."

Ils protestaient contre cette tentative " de soumettre le peuple à " une tyrannie spirituelle dont il avait été affranchi lors de la " réformation ; ils demandent humblement à Sa Majesté " de " repousser par tous les moyens constitutionnels les prétentions et " les usurpations de l'église de Rome...

¹ Appel, etc.

On se demande volontiers si ces dignitaires avaient réfléchi avant d'invoquer contre les catholiques le secours du bras séculier. Au fond ce qu'ils veulent, ce sont des mesures pénales contre une église, et cela en faveur d'une institution religieuse où, disent-ils, les paroles de Dieu est enseignée et les sacrements administrés. Or, le primat de l'église anglicane avait été consulté quelques mois auparavant sur une question assez importante. Sa réponse met dans tout son jour le droit que pouvait avoir l'église établie d'être une religion exclusive.

On demandait donc à l'Archevêque de Cantorbéry, si un ecclésiastique pouvait s'appuyer de l'autorité de l'Eglise Anglicane pour enseigner la régénération baptismale des enfants : c'était pendant le fameux procès Gorham. Que répondit le primat ? Voici ses paroles : " St. Paul nous dit : prêchez la parole de Dieu... Or, vous avez les mêmes moyens que moi de chercher si les doctrines en question sont contenues dans la parole de Dieu, et peuvent être appuyées sur cette parole. Mais, quant à moi, je n'ai pas d'autorité spéciale pour vous le déclarer."

Comme décision casuistique, cela ne laisse pas que d'être assez ingénieux. Toutefois après une renonciation aussi explicite à toute autorité doctrinale, on sera peut-être surpris d'entendre ce même prélat proclamer dans une adresse publique que l'Eglise romaine enseigne bien des choses contre l'Ecriture, et que les sacrements sont bien administrés dans l'Eglise anglicane. La surprise augmentera si on réfléchit que les Lords spirituels d'Angleterre venaient d'accepter humblement le "*fiat*" royal, définissant que dans l'Eglise établie la nécessité du baptême était une question libre !

Hâtons-nous de remarquer, pour l'honneur du clergé anglican, que cette adresse ne fut pas signée par les évêques d'Exeter et de St. David. Le premier de ces prélats ne peut s'associer à ses confrères quand ceux-ci reconnaissent le souverain comme chef *spirituel* de l'Eglise.

Le Pape, suivant lui, n'a pas péché contre la constitution, mais bien contre le droit international, et c'est à Rome qu'il faut demander réparation. Du reste, il parle du St. Père avec assez de modération : en somme, il envisageait le rétablissement de la hiérarchie d'une manière plus raisonnable et surtout plus théologique que le faisaient les autres prélats.

Quoiqu'il en soit, nous n'avons pas maintenant à juger les *motifs* de cette adresse ; nous y reviendrons. Nous ne voulons pas non plus rapporter les expressions violentes, peu respectueuses, peu dignes, dont les dignitaires de l'Eglise nationale crurent pouvoir se

servir dans les diverses manifestations qu'ils firent de leurs sentiments.

Les Universités d'Oxford et de Cambridge, protestèrent aussi, s'appuyant toujours sur la *suprématie royale* insultée, envahie par les papistes.

Cette espèce de fureur s'était emparée même des personnages que leur position pouvait un jour appeler à juger cette cause importante. Le grand chancelier du royaume s'échauffa tellement qu'il lui arriva pendant un diner public, de dire qu'il foulerait à ses pieds le chapeau du Cardinal. Sur quoi, le Cardinal disait quelques jours plus tard : " Nous avons cru que, même au milieu des plus violentes tempêtes, les sources de la justice couleraient toujours calmes, toujours pures. La plus haute dignité séculière a été sagement confiée à celui qui, présidant la plus noble assemblée du monde, tient d'une main ferme la balance de la justice constitutionnelle... Mais, cette fois, l'orage a été si fort qu'il est parvenu à troubler la source même de l'équité. Au lieu d'attendre que les circonstances l'appelassent à parler de son fauteuil ou de son banc, avec une impartialité solennelle, sur une question qu'on peut considérer comme la question du moment, le lord grand chancelier d'Angleterre a mieux aimé lancer la sentence contre nous, à la table du banquet de Mansion-House, et provoquer ainsi les applaudissements anti-papistes de ses convives, que de recueillir l'honorable approbation des pairs du royaume ou du barreau..."

Et il ajoute avec dignité : " Personne ici, quelqu'élevé qu'il soit, n'a le droit de dire qu'il mettra les pieds sur la tête, ni même sur le chapeau d'un autre, quand cet autre, quelque humble qu'il soit, est, comme lui, sujet anglais et homme libre..."

Nous admettons volontiers que Mgr. Wiseman était plus en état que nous de juger de l'importance qu'il fallait attacher aux paroles alors prononcées par le grand chancelier : mais il nous répugne beaucoup d'admettre que les sources de la justice aient été troublées. Lord Truro ne faisait peut-être que donner essor à une éloquence d'après-dîner, et il ne serait pas étonnant que la circonstance eût été pour beaucoup dans l'émotion du plus haut dignitaire séculier du royaume.

Quand les personnages les plus graves agissent et parlent avec aussi peu de dignité, les excès auxquels le peuple pourra se porter ne devront surprendre personne. Il imitera ses chefs, quoiqu'en les dépassant.

Aussi, pendant plusieurs semaines, on put dire du peuple en Angleterre : "*Savittque ignobile vulgus.*" Excité par les journaux et

il faut l'avouer, par les ministres de la religion, il se livre à tous les excès d'une rage insensée. Nous n'entreprendrons pas de raconter les scènes dégoûtantes que la populace et la bourgeoisie jouèrent dans les rues et sur les places publiques. Aucune ne fut épargnée ni au Pape ni au Cardinal, ni à la religion catholique. Le 5 novembre, anniversaire de la conspiration des poudres, le Guy Fawkes traditionnel, fut remplacé par Pie IX et le cardinal Wiseman. On organisa une procession où les plus augustes cérémonies du culte furent tournées en ridicule. A la tête de cette mascarade étaient portées l'effigie du Pape et celle du cardinal archevêque. Autour de ces figures s'en trouvaient d'autres grotesques et même indécentes, par lesquelles on voulait représenter les religieux et les religieuses. Tout cela était suivi d'un peuple ivre de rage et vomissant les plus sales imprécations. Cette dégoûtante saturnale fut couronnée par un outrage plus sanglant encore. Le gouvernement toléra qu'en plein jour, l'effigie d'un Souverain, avec qui l'Angleterre était en paix, fut exposée au simulacre d'un supplice réservé aux plus vils malfaiteurs !

Ces scènes honteuses se répétèrent dans un grand nombre de localités. On ne s'en tint pas là : il y eut même des voies de fait. Les édifices religieux furent attaqués, on maltraita plusieurs personnes. La population fut sur le point de massacrer un prêtre qu'elle prenait pour le Cardinal Wiseman.

A Liverpool, on eut à regretter des pertes de vie dans une émeute qui nécessita l'intervention de la force armée. Les Irlandais catholiques de cette ville, à bout de patience, se portèrent en foule à une assemblée publique où les orateurs, révérends et autres, débitaient à l'envie force injures contre le Pape, les couvents et la religion en général ; malgré leur patience proverbiale, les fidèles enfants d'Erin, sans respect pour les libertés de John Bull, se levèrent, et, qu'on me permette l'expression, firent *maison nette*. Une émeute suivit et dura plusieurs jours. Enfin, sur tous les points, l'exaspération était telle que les catholiques durent s'attendre à une persécution sanglante. Il n'y a là rien qui doive nous étonner. Le peuple, quand il est excité, ne juge plus, ne raisonne plus. La fureur populaire est une mer dont les flots se soulèvent vite et ne s'arrêtent devant aucune barrière : dans sa rage, toutes les armes lui sont égales. D'ailleurs on a vu souvent des populations très-paisibles se porter à des excès étranges pour avoir été soulevées par des meneurs ambitieux qui faisaient appel à leurs préjugés. En Angleterre même, n'avait-on pas vu le peuple de Londres abreuver d'ignominies l'illustre duc de Wellington

pour le punir d'avoir été juste envers les catholiques ? Et pourtant quel homme, fut jamais plus respecté que le général heureux devant qui Napoléon dut dire adieu à la victoire ?

Tout en stigmatisant ce fanatisme aveugle, nous devons donc remarquer que le peuple d'Angleterre n'a pas été, en cette circonstance, plus coupable que plusieurs autres qui ont donné dans des excès plus grands encore et pour des causes en apparence moins réelles.

Mais ceux que l'histoire impartiale devra blâmer avec le plus de sévérité, ce sont les coupables instigateurs de ces violences populaires. On ne peut disconvenir que les lettres, les adresses etc., des évêques de l'Église établie, ayant donné une idée fautive de la mesure prise par le Pape, n'aient été par là même une des causes de ces désordres. Mais il serait sans doute injuste d'accuser ces hommes respectables d'avoir volontairement encouragé les scènes regrettables dont nous avons parlé. Malheureusement, il n'est guère possible d'exonérer un certain nombre de ministres appartenant aux diverses communions protestantes. Les journaux catholiques, dans la Grande-Bretagne et sur le continent, n'hésitèrent pas à dire que " les scènes hideuses du 5 Novembre furent organisées par l'Église officielle de concert avec les Puritains d'Exeter-Hall."

Cette assertion ne paraît pas avoir été démentie. Au contraire, on la trouve confirmée par certains journaux dissidents qui accusent l'église officielle d'avoir favorisé le mouvement anti-papiste pour détourner l'attention publique qui se portait depuis longtemps sur les abus du système anglican, et pour empêcher par là les réformistes de réclamer la destruction de ces abus.

Partout où il se tenait quelque assemblée, et elles semblaient être en permanence, on entendait quelque révérend déclamer " contre les abominations de Rome. " Il s'agissait de savoir si les Anglais " consentiraient à redevenir les esclaves d'un étranger ; se résigneraient-ils à voir les Jésuites déguisés s'introduire chez eux pour " les livrer pieds et poings liés aux tortures de l'inquisition ? " Il est vraiment incroyable qu'à l'occasion d'une mesure aussi simple que celle dont il s'agissait, on ait pu débiter tant d'absurdités. Cet exemple, entre mille autres semblables, peut servir à expliquer comment il se fait que chez les protestants, le peuple nourrisse tant de préjugés contre nous. Tous ces discours passionnés n'étaient en définitive que la mise en pratique des moyens employés même dans ce pays par certains colporteurs de mensonges

qui vont débitant parmi notre peuple les calomnies dont retentissaient alors les temples protestants.

L'inquisition surtout fut un thème fertile de harangues patriotiques. Une jeune dame racontait qu'elle avait vu une de ses parentes, vieille demoiselle fort avancée en dévotion, revenir du " *meeting* " les traits bouleversés et l'effroi peint sur la figure. Et certes ce n'était pas sans raison. Le Révérend M. N... avait prouvé que le bref Pontifical allait établir l'inquisition à Londres et que Lord Palmerston lui-même n'y pourrait rien ! On alla jusqu'à menacer la crédulité anglaise d'une nouvelle *armada* toute chargée d'instruments de torture destinés aux fidèles sujets de Sa Majesté.

Quoique ridicules, c'étaient là néanmoins les sujets sur lesquels brodaient sans cesse des hommes qui se donnaient une mission de paix et de vérité. Il est donc facile de s'expliquer l'irritation d'un peuple déjà disposé à croire tout le mal qui se pouvait dire de la religion catholique.

Dans ces assemblées populaires s'organisaient des sociétés pour forcer le gouvernement à agir avec vigueur contre ce monstre hideux du Papisme qui menaçait les libertés, les biens et la vie des sujets britanniques.

Jamais le droit de pétition, si cher aux anglais, ne fut exercé aussi universellement ; jamais les assemblées ne furent aussi fréquentes. Plusieurs ministres et quelques laïques acquirent dans ces *meetings* une popularité immense et posèrent les bases d'entreprises fort lucratives. Il n'y eut pas une ville, pas un village qui ne voulût déposer une *humble* adresse aux pieds du trône. Combien de *Squires* se crurent transformés soudain en piliers de la société !

Il vint des adresses non seulement des villes et des villages, mais encore des classes ou sociétés particulières. Les dames de Windsor donnèrent un exemple admirable de zèle pour Sion menacée, lorsqu'elles signèrent en masse une très-longue adresse à Sa Majesté la reine ; ces dames étaient frappées d'horreur et se disaient muettes d'étonnement en voyant que le Pape, par ses nouveaux évêques avait la prétention de les forcer, elles et leurs enfants, à se confesser, peut-être à des Jésuites ! Or, c'était bien là le comble de la tyrannie, et le vieux Shakespeare, s'il avait lu la pétition de ces dames, aurait admis qu'une protestation énergique contre la confession auriculaire, était une affaire capitale pour les descendantes des *Merry Wives of Windsor*, en supposant qu'elles fussent dignes de leurs joyeuses aïeules.

Au milieu de tous ces cris de haine et de vengeance, on entendit

bien sans doute des voix plus modérées et meilleures conseillères. L'évêque anglican de St. David faisait remarquer que le Pape n'avait sans doute pas voulu insulter la nation, puisqu'il la conviait à entrer dans une communion religieuse qui, aux yeux de Sa Sainteté, était la seule fondée par Jésus-Christ. Les Puséistes, tout en blâmant le Souverain Pontife, ne s'associaient point aux attaques violentes et grossières dont il était l'objet. Le célèbre M. Roebuck, qui avait appris à l'école d'un vénérable prêtre canadien¹ les principes de la vraie tolérance, éleva la voix au milieu de l'orage ; le premier d'entre les Protestants, il demanda qu'on se souvint des grands principes proclamés en 1829. Mais ces protestations isolées se perdaient au milieu des fracas ; elles étaient trop faibles pour être entendues, alors que la populace, la bourgeoisie, les universités, la magistrature, le clergé, demandaient à grands cris la répression du catholicisme, et, quand, pour arriver à ce but, on menaçait de ne s'arrêter devant aucune extrémité.

Nous regrettons d'avoir à dire qu'il ne s'est pas rencontré alors d'homme "assez puissant par ses vertus et par les services rendus à la patrie, pour ramener le calme et la tranquillité : il ne se présenta personne pour réaliser le mot du poète : *ille regit dictis animus et pectora mulcet.*" Il y en eut un pourtant qui osa se présenter au peuple irrité : mais on méconnaissait ses mérites. Oui, il se trouva un homme pour avoir encore confiance dans le bon sens du peuple anglais ; et cet homme, c'était celui-là même contre qui la tempête était déchaînée ! Le Cardinal Wiseman arriva à Londres, le 12 novembre, alors que les rues de la grande cité retentissaient partout des cris de "mort au Cardinal !" C'est sans doute un triste accueil fait à un pasteur qui vient au milieu de son troupeau. Mais il vient de la part de celui qui sait commander en maître aux flots courroucés. L'archevêque de Westminster ne se trouble pas. Il contemple avec calme la situation. Sous ses fenêtres, il entend gronder cette mer des passions humaines qui menace d'engloutir et lui et l'œuvre naissante qui renferme le germe d'où sortira la vie d'une grande nation. Recueilli comme autrefois dans sa paisible retraite de Rome, il prie avec ferveur. Il écrit à ses vénérables collègues d'Irlande pour demander le secours de leurs prières.

Enfin, le temps est venu de faire entendre la voix de la raison : il publie son fameux "*Appel au peuple anglais.*"

L'éminent prélat trace avec rapidité le tableau de la situation

¹ M. le Grand Vicaire Manseau.

que nous venons d'étudier dans les traits principaux ; et il ajoute ces paroles mémorables :

“ Tout accès à la justice publique nous étant donc fermé ; la
 “ presse nous ayant condamnés et ayant prononcé des cris de
 “ mort, malgré les explications que nous annoncions, elle est
 “ sourde à toutes nos demandes et ne veut pas nous entendre ;
 “ n'ayant aucun espoir que la porte des premiers ministres s'ouvre
 “ devant nous, si nous y frappions pour non pas des pensions et
 “ de l'argent mais une simple audience pour nous expliquer ; la
 “ plus haute autorité judiciaire du pays ayant préjugé la question
 “ et nous ayant enlevé tout moyen d'appel ; quelle ressource nous
 “ reste-t-il ? quelle perspective d'obtenir justice ? Il nous reste
 “ cependant un tribunal qui, après la Providence infallible de
 “ Dieu, est celui en qui nous plaçons le plus justement toute notre
 “ confiance : il nous reste le sens droit et le cœur honnête d'un
 “ peuple généreux, cet amour de la probité et de la loyauté qui
 “ est l'instinct naturel de l'anglais en toutes choses... et nous en
 “ appelons à ces sentiments. C'est à ce tribunal impartial, franc
 “ et humain que j'en appelle et que je demande pour moi et pour
 “ mes coréligionnaires catholiques d'être entendu librement et
 “ avec impartialité ? Sujets comme nous de sa Majesté, anglais,
 “ soyez donc au moins justes et équitables ! vous avez été trompés,
 “ vous avez été égarés quant aux faits et quant aux intentions. Je
 “ serai clair et simple, mais sincère et ferme.”

Puis il entre dans le sujet et discute la question quant aux principes, aux faits et aux intentions. Nous aurons occasion de faire connaître cet écrit remarquable que nous avons déjà cité plusieurs fois.

Il était difficile que le peuple anglais restât insensible à cet *Appel* fait à son amour du *Fair play*. Ces accents pleins de franchise et de noblesse ne pouvaient manquer d'être entendus. Ils le furent. On voudrait à la vérité pouvoir dire que l'*Appel* au peuple anglais produisit tout le fruit qu'on pouvait attendre d'un plaidoyer aussi éloquent. Mais les fanatiques d'Exeter-Hall n'oublièrent rien pour détruire l'impression profonde causée par les paroles du Cardinal. La populace de Londres répondit à l'*Appel* fait au bon sens anglais, par une nouvelle mascarade pendant laquelle, les effigies du Pape et de Mgr. Wiseman furent encore une fois brûlées sur la place de Smithfield. Toutefois, il est juste de constater que l'appel eut un excellent effet chez ceux qui savaient réfléchir. Le ton des journaux les plus fanatiques baissa sensiblement ; il y eut moins de dénonciations violentes ; on se vit obligé de discuter l'acte Ponti

ficat ainsi que la justification victorieuse que le Cardinal en adressait à la nation.

Chez les catholiques quelque peu découragés, les éloquentes paroles de leur premier pasteur ramenèrent la confiance. Elles agirent aussi sur le peuple lui-même. John Bull commença à regarder avec moins de colère et plus d'estime, ce prêtre qui parlait si ouvertement, et qui ne craignait pas de lui reprocher le rôle ridicule que les fanatiques lui faisaient jouer.

L'*Appel au peuple anglais* eut pour effet de donner une direction unique et plus régulière aux tentatives de répression. Il devint évident qu'une cause plaidée par un avocat comme " ce Cardinal," était trop importante pour être décidée par des coups de main. Bientôt le public, moins aiguillonné par les journaux, devint plus calme. L'opposition anti-papiste ne s'exprima plus que par des pétitions au Parlement pour demander une action législative : le peuple consentit à rentrer dans les voies de la légalité et le gouvernement lui-même se chargea de la cause.

Désormais, c'est à la tribune du Parlement anglais que la question sera débattue. Cette troisième phase du rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre demande une étude spéciale que nous tâcherons de rendre aussi succincte que possible.

R. OUELLET, P^{re}.

(*La fin prochainement.*)

ÉCRIVAINS CANADIENS.

L'ABBÉ CASGRAIN.

Histoire de la Mère de l'Incarnation, première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, par l'abbé H. R. CASGRAIN. G. E. Desbarats, Imprimeur-Editeur ; 1865, Québec. 1

J'ai longtemps hésité avant de me décider à rendre compte de l'ouvrage de l'abbé Casgrain. Ce n'est pas que l'impression qu'il m'a faite soit douteuse ou défavorable ; j'ai éprouvé, au contraire, à le lire, un plaisir que son titre ne me promettait point, et une émotion que ne me permettait pas d'espérer l'état de mon âme distraite par les frivolités de la vie contemporaine et bourrelée de remords politiques. Ce qui m'a fait hésiter, c'est la crainte bien légitime, que tout profane aurait éprouvée à ma place, de ne pouvoir élever ma voix au diapason nécessaire pour chanter les louanges de cette sainte héroïne, de ce beau livre et de ce pieux écrivain ; c'est le sentiment de défiance de ses propres forces qui vous saisit lorsqu'au sortir de l'atmosphère politique et des manœuvres de parti, vous êtes appelé à rendre hommage à des actes surhumains, à apprécier un livre consacré tout entier à dévoiler des pensées célestes. Comment analyser froidement, comment disséquer cruellement un ouvrage qui, d'un bout à l'autre, respire non-seulement la foi la plus ardente, mais encore l'exaltation la plus sublime, la piété sous sa forme la moins accessible aux âmes ordinaires, la plus

1 Quoique la *Revue* ait déjà publié une notice du même ouvrage, nous ne croyons cependant pas nous exposer à des redites en ouvrant nos pages à l'étude critique de M. Fabre au même propos.—(Note de la Direction.)

voisine des cieux ; un ouvrage qui, pour être bien fait, exigeait de son auteur qu'il se pénétrât aussi profondément que possible des sentiments de la vénérable Mère de l'Incarnation, et qu'il eût dans le style comme un reflet de sa sainteté, et qui, pour être bien lu, avec fruit, avec une intelligence complète, exige du lecteur qu'il participe, non-seulement aux convictions, mais encore aux impressions émues de l'auteur.

M. Casgrain n'a point écrit pour les indifférents, encore moins pour les sceptiques. Il a destiné son livre, en première ligne, à l'édification des âmes pieuses, puis à l'instruction des esprits tournés vers l'idéal curieux des choses spirituelles et portés au mysticisme. J'ajoute qu'en le composant, et surtout en le publiant, il n'a point imaginé qu'il pût tomber en d'autres mains qu'en des mains honnêtes. Edifiantes pour les âmes pieuses, intéressantes au plus haut degré pour les esprits élevés, certaines parties de ce livre perdraient leur effet salutaire et leur arôme sacré au contact de l'indifférence et du scepticisme.

Si je me décide hardiment aujourd'hui à rendre compte de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, ce n'est pas que j'espère vaincre toutes les difficultés du sujet, louer l'écrivain et faire sentir le charme du livre comme il le faudrait. J'ai restreint ma tâche pour la remplir. Ne pouvant m'élever au niveau de l'œuvre pour embrasser en entier son religieux horizon plein de mystères sacrés et de visions mystiques, je l'ai inclinée jusqu'à moi pour la juger au point de vue des gens du monde. C'est là la seule prétention de ma critique. Si M. l'abbé Casgrain trouve qu'il y a, dans mon appréciation, bien des lacunes, que je passe sous silence ce qu'il tiendrait le plus à voir louer, parce que la louange s'adresserait plutôt à sa sainte héroïne qu'à lui-même, comme, par exemple, les pages qui contiennent les confidences et les effusions de la Mère de l'Incarnation, qu'il veuille bien voir là une marque de respect profond, un sentiment de réserve et d'admiration devant ces prodiges de la vie spirituelle, l'aveu de mon insuffisance à apprécier, comme il le faudrait, des sentiments si sublimes et si au-dessus même des pensées les plus hautes des âmes simplement vertueuses.

Le livre de l'abbé Casgrain s'ouvre par une introduction, qui est comme le premier chant d'un poème. On y voit successivement apparaître, dans une prose transfigurée par la poésie et revêtue des plus brillantes couleurs, Jacques-Cartier, Champlain, les missionnaires, etc. ; ou, comme dit l'auteur, " la triple hiérarchie du prêtre, de la femme et du soldat-colon." Cette introduction est d'un fort beau style, ample, sonore, éclatant, l'imagination de M. Casgrain

s'y est déployée à l'aise dans une série de tableaux, dont il a disposé avec art et peint, avec les plus vives couleurs, les divers personnages. On pourrait presque dire que ces tableaux ravissent le regard, tant l'art du peintre les présente vivement à l'imagination du lecteur et les rend comme visibles. Ce sont autant de scènes grandioses où rien n'est négligé pour produire de l'effet. L'auteur donne, dans chaque scène, au principal personnage, une de ces poses solennelles et savamment apprêtées que les grands hommes eux-mêmes ont rarement dans la vie réelle, sauf les jours de réception et de parade, qu'ils n'ont jamais durant les heures fiévreuses où ils accomplissent les actes qui les rendent immortels ; il lui met sur la figure le signe révélateur de sa mission et fait briller sur son front à tous les regards le secret de l'avenir, il l'entoure de tout ce qui peut rehausser son piédestal et faire ressortir son attitude ; depuis le ciel serein jusqu'aux spectateurs recueillis, tout concourt à l'apothéose.

J'admire ces brillants tableaux, où l'imagination du poète embellit l'histoire, les hommes et les événements, adoucit le rude aspect de la réalité et donne au passé les riantes couleurs qu'après une si longue expérience l'humanité prête encore à l'avenir. Les belles imaginations se complaisent dans ces spectacles éblouissants. Mais, l'avourai-je, je préfère la vérité. M. Casgrain nous a donné un très-beau récit du départ de Jacques-Cartier de St. Malo, il en a fait une scène fort émouvante et des plus solennelles. Certes rien ne manquait à la fête, si on en croit M. Casgrain, et il la célèbre en phrases magnifiques. Mais j'aimerais mieux savoir comment les choses se sont passées réellement. J'aimerais à voir Jacques-Cartier et ses compagnons tels qu'ils étaient, le jour du départ, simples, gais et cependant un peu plus émus qu'à leur départ pour leurs expéditions accoutumées, passant de porte en porte serrer la main aux amis, boire un verre de vin à la santé des vieux et au retour des voyageurs, causer de tout ce qui pourrait se passer durant leur absence, des vieux qui allaient partir et des enfants qui allaient grandir, de leurs aventures passées et de celles plus extraordinaires encore qu'ils ne manqueraient pas d'avoir, de ce qu'ils verraient dans les pays lointains qu'ils découvriraient et de ce qu'ils en rapporteraient aux femmes et aux enfants. J'aimerais à me représenter l'aspect animé qu'avait le port de St. Malo ce jour-là, les groupes des Malouins excités et curieux, où péroraient les habitués du port ; les scènes de séparation, ici pénibles et presque déchirantes, là presque indifférentes, les sentiments de la foule, l'air des marins et jusqu'aux cris des gamins, je suis bien sûr que, si nous pouvions revoir tout cela, M. Casgrain aurait à retoucher son

tableau et probablement à le recommencer. Il aurait le désappointement d'apprendre que tous les compagnons de Jacques-Cartier n'étaient pas, comme il le dit, aussi chevaleresques que François I. Qui sait même s'il n'apprendrait pas qu'il s'est trompé en nous assurant que les âpres visages des vieux loups de mer *apparaissent épanouis, transfigurés, doux comme des visages d'enfants ?*

Je me résume sur ce point. Cette introduction est fort remarquable, mais elle appartient à un genre qui n'est pas parfait. C'est du beau style, de l'éloquence, mais c'est aussi du convenu : l'imagination a la première place et la vérité n'a que la seconde. On dirait toujours des acteurs jouant un drame devant la postérité. Au lieu de nous donner des hommes naturellement grands, simples jusque dans leurs plus hautes inspirations et naturels jusque dans leurs actions les plus extraordinaires, on nous donne des statues à la pose héroïque, au marbre splendide. Dans ces admirables travestissements, on ne reconnaît plus l'homme et la vie tels que nous les montrent les événements autour de nous et partout dans le monde. A travers ce prisme, le passé semble être d'un autre monde que le nôtre.

Il est temps que j'arrive à *l'Histoire de la Mère de l'Incarnation*. Il faut s'attendre en l'ouvrant à se sentir transporté dans un monde tout différent de celui où nous vivons et dont les deux personnifications peu idéales sont l'homme d'affaires et l'homme politique. Quelque peu enclin que vous soyez à la rêverie, il est impossible qu'une fois au moins dans votre vie, sous le coup d'une rude épreuve ou en un de ces moments de mélancolie profonde et de désespérance que toutes les âmes délicates connaissent, il est impossible que vous ne vous soyez pas arrêté devant une de ces maisons consacrées à Dieu, où sont enfermées tant d'âmes pures, de pieux dévouements et de célestes vertus, que vous ne soyez pas entré par la pensée dans le saint asile pour y contempler l'image d'une vie meilleure et y demander le secret qui console des déceptions de la vie et qui dispense de ses joies. Eh bien ! *l'Histoire de la Mère de l'Incarnation* vous initie à ce merveilleux secret et à toute la trame de ces saintes existences ; elle vous présente la vie monastique sous sa forme la plus saisissante, sous les traits d'une femme de génie.

Sous le règne de Louis XIV, on voyait les hommes les plus haut placés, les plus mêlés à la vie active de leur époque, courtisans, guerriers ou diplomates, quitter de temps à autre, leurs grandes affaires, le soin de leur fortune et le tourbillon des plaisirs de la Cour, pour aller s'enfermer durant quelques jours à la Trappe et y retremper leurs âmes dans l'austérité et la méditation. St. Simon,

dont l'âme n'était guère tendre ni tournée vers le recueillement ni en proie à des scrupules excessifs, si on en juge par l'ambition effroyable que trahissent ses incomparables Mémoires et par le fiel qu'on y trouve répandu à profusion, St. Simon allait souvent faire des retraites à la Trappe. Je recommande la lecture du livre de M. Casgrain à nos hommes politiques, comme une sorte de retraite à la Trappe, où ils pourront expier leurs péchés parlementaires, en même temps que se repentir de leurs méchants discours, en écoutant un beau langage et une parole éloquente. Qu'ils ne s'effrayent pas outre mesure, c'est là une Trappe charmante, embellie de toutes les grâces de style et où s'épanouissent les fleurs d'une rhétorique délicieuse.

La première partie de l'Histoire de la Mère de l'Incarnation, celle qui comprend son enfance, son mariage, sa vie de famille, les premiers effets de la grâce en elle, les révélations de sa vocation extraordinaire, les luttes entre ses attaches terrestres, ses sentiments de mère, et son irrésistible entraînement vers le service exclusif de Dieu, est la plus intéressante aux yeux des profanes. Nous sommes toujours curieux de connaître les côtés par lesquels les personnages extraordinaires se rattachent aux faibles mortels, curieux de démêler dans leurs âmes les penchants de la nature à travers les influences dominantes de la vocation ou de la grâce, curieux de saisir les premiers symptômes du caractère et du rôle et d'assister à la transition des projets confus à la résolution définitive et à la pleine réalisation, à la transformation de l'homme en héros ou de la femme en héroïne chrétienne. Nous aimons à voir à nu dans leurs premiers mouvements désordonnés, parfois contradictoires, les ressorts qui font plus tard mouvoir toute la vie.

La Mère de l'Incarnation se révéla de bonne heure ; dès l'âge de sept ans elle eut une vision. L'effet de cette première vision, où il lui sembla voir l'enfant Jésus venir lui demander son amour, fut de vouer dès lors son âme à une préoccupation constante des choses célestes. Au lieu de se livrer aux amusements de son âge, " elle regardait prier les personnes pieuses, s'appliquait à les imiter, et passait de longues heures agenouillée modestement, tenant ses petites mains enfantines élevées vers le ciel, et absorbée dans une sorte d'extase." Elle passait ses récréations " à imiter les actions de piété, se mettait à genoux, se prosternait, joignait les mains, élevait les yeux au ciel, se frappait la poitrine, en un mot, faisait par amusement, ce qu'elle voyait faire à l'église." Curieux sentiments de sa vocation religieuse, dont elle eut plus tard, bien à tort, j'imagine, de vifs remords, et qui montrent combien cette

vocation était dès l'origine irrésistible. Cela donne tout d'abord la clef de certains actes extraordinaires, d'un détachement inouï des sentiments que d'habitude la piété n'exclut pas, mais qu'au contraire elle exalte et sanctifie.

Ce fut vers l'âge de 14 ou 15 ans qu'elle eut un premier désir d'embrasser la vie du cloître, mais ce désir n'ayant pas été encouragé, elle parut y renoncer.

Deux ou trois ans après, lorsqu'elle eut atteint 17 ans, ses parents lui proposèrent de se marier "avec un jeune homme d'un heureux avenir qui demandait sa main." Ce projet était tout l'opposé des pensées dont elle avait jusque là nourri son cœur, il renversait tous ses rêves et tournait brusquement vers la terre sa pensée élançée vers les cieux. Néanmoins, pour ne pas désobéir à ses parents, elle se résigna. Mais ce fut avec la pensée, si elle redevenait libre, de se consacrer toute entière au service de Dieu.

Contractée sous de tels auspices, cette union devait briller davantage par l'éclat des vertus que par le bonheur terrestre. L'époux, M. Martin était digne d'apprécier la belle âme qui lui était confiée : "son admiration se changea en enthousiasme, et il finit par avoir pour elle tout le respect et la vénération dus à une sainte" dit l'abbé Casgrain. Néanmoins, il ajoute : "Pendant les deux ans que dura cette union, la servante de Dieu eut à souffrir de cruelles épreuves, dont son mari fut la cause innocente. Sa vertu parut alors plus éclatante que jamais, surtout aux yeux de son époux, car elle ne cesse pas un seul instant de lui témoigner l'attachement le plus inviolable, la tendresse la plus expansive et en même temps la plus respectueuse."

Enfin ses chaînes se brisèrent à demi, son mari mourut, lui laissant un enfant de six mois. Il est permis de douter que "son âme fut brisée par cette cruelle séparation," comme l'affirme M. Casgrain. Ici encore l'auteur substitue la déclamation à la vérité, et il nous permettra bien de lui dire qu'il fausse le caractère de la Mère de l'Incarnation par une affectation de sensibilité en lui prêtant une douleur de convention. Il se croit obligé d'en faire une épouse désolée, une veuve inconsolable, lorsqu'au contraire c'était une sainte, qui, après avoir subi le mariage comme la plus rude des épreuves que la Providence pût lui imposer, se sentait tout-à-coup délivrée du joug terrestre qui pesait sur son âme. Il oublie qu'il nous a dit lui-même que la Mère de l'Incarnation n'avait accepté le mariage que comme un sacrifice, se promettant de se consacrer entièrement au service de Dieu, si la liberté lui était rendue. Une âme qui avait placé si haut ses espérances, ne pouvait-être brisée

par un évènement humain. Comment surtout aurait-elle pu être brisée par une séparation qui lui rendait la liberté d'accomplir son vœu le plus cher et de se consacrer au service de Dieu ? Tout se tient dans ces grandes âmes, il faut se donner garde de rompre la trame céleste de leurs pensées et de leurs actions par respect humain, par crainte que le vulgaire s'offense de ne pas trouver dans le cœur des personnages extraordinaires, tout ce qu'il éprouve ou se croit obligé de feindre, lorsqu'il ne l'éprouve pas, dans les circonstances douloureuses de la vie. La Mère de l'Incarnation, se désespérant sur la tombe de son époux mort, c'est une femme dont la douleur peut être touchante, mais ce n'est pas là la Mère de l'Incarnation, telle que nous la représente sa vie racontée par M. Casgrain. Je ne reconnais pas là la femme forte qui se privera pendant dix ans des baisers de son enfant pour le préparer à se passer d'elle, qui le quittera à l'âge de 12 ans pour entrer dans un cloître, et qui plus tard lui souhaitera le martyre ; je ne vois pas la sainte.

Si j'insiste tant, c'est que je veux, par un ou deux détails, faire sentir le défaut de la manière de M. Casgrain, avant de louer en liberté ses brillantes qualités. Il a déjà, depuis ses premiers écrits, réprimé les élans trop vifs de son imagination et les retours trop fréquents de sa mémoire sur les endroits qui l'ont frappé dans ses chefs-d'œuvres ; il lui reste à serrer de plus près la vérité et à pénétrer plus avant dans la réalité des choses.

Lorsque son fils eut l'âge de douze ans et qu'elle jugea qu'il pourrait se passer de ses soins, La Mère de l'Incarnation crut que l'heure était venue d'accomplir sa promesse et d'entrer dans un cloître. Son directeur y consentit et elle choisit les Ursulines. Mais son fils, dont le jeune cœur n'était pas encore formé pour de tels sacrifices, ne voulut pas entrer dans ses vues et n'épargna rien pour retenir sa mère auprès de lui. L'enfant commença par disparaître sans qu'on sache trop pourquoi, car il y a plus d'une lacune comme plus d'une contradiction dans le récit ; la Mère de l'Incarnation fut plongée par cet évènement dans la plus douloureuse perplexité, et son directeur, loin de la soutenir et de la consoler, crut devoir, pour l'éprouver, lui faire un reproche de ses inquiétudes. L'enfant fut retrouvé et elle le fit venir près d'elle pour lui annoncer sa résolution.

Elle avait toujours redouté ce moment, on le conçoit, quoiqu'elle s'y fût préparée depuis plus de dix ans et qu'elle y eût préparé l'enfant, en s'imposant le sacrifice de ne lui faire aucune caresse, et de ne lui en permettre aucune à son égard. Malgré cela, et comme on le remarque souvent chez les enfants qui n'ont pas été entourés

de trop de témoignages d'affection et de soins par leurs parents, l'attachement du jeune Martin pour sa mère était aussi vif que profond, à ce qu'assure l'auteur. Il prit assez bien cependant la terrible nouvelle et aux paroles solennelles de sa mère, il répondit ingénument " d'une voix timide et pleine de larmes : *Ma chère maman, je ne vous verrai donc plus.*"

Elle le rassura, en lui disant qu'il la verrait tant qu'il lui plairait et l'enfant, consolé par cette promesse, ignorant l'étendue du sacrifice qu'on lui faisait faire, sécha ses larmes et consentit à tout. La Mère de l'Incarnation avait un tel pouvoir sur elle-même, qu'elle eut le courage de dire adieu à son fils sans lui donner un dernier baiser. Même devenu prêtre et ayant atteint un haut degré de perfection lui-même, le fils, en se rappelant cette séparation, ne pouvait s'expliquer la cause d'une telle réserve en un moment si propre à remuer toutes les fibres de l'âme et à tirer du fond des entrailles de la mère un dernier cri de femme. Il finit pourtant par le comprendre, lorsque sa vertu eut presque égalé celle de sa mère. Mais j'en avertis l'abbé Casgrain, son livre ravira bien des cœurs purs, excitera bien des transports d'un pieux enthousiasme, mais il ne trouvera pas de mères qui comprennent ce trait d'héroïsme maternel ; elles passeront vite sur cette page.

Le 25 janvier 1631, la Mère de l'Incarnation quitta pour toujours sa demeure où désormais son fils allait grandir loin d'elle. Une de ses nièces marchait devant elle portant un grand crucifix ; son fils pleurait à ses côtés, et la foule s'arrêtait frappée et attendrie du spectacle. Quant à elle, elle rayonnait d'un céleste bonheur, tandis que le faible reste d'attachement maternel qui lui restait encore, expirait dans son cœur. Au seuil du monastère, elle renouvela en souriant ses adieux à son fils et à ses parents, et se séparant joyeusement des dernières figures qu'elle devait aimer sur la terre, elle entra dans la sainte demeure où Dieu seul allait remplir tous les instants de sa vie.

Mais à mesure que la séparation se prolongeait, le jeune Martin comprenait mieux l'étendue du sacrifice qu'il avait fait et le regrettait amèrement. La vivacité de son chagrin était telle que souvent il pénétrait dans l'intérieur du couvent pour implorer de rester auprès de sa mère, et qu'un jour, ayant trouvé la grille du chœur des religieuses entr'ouverte à l'église, il passa la tête au travers et se mit à crier en pleurant : " Rendez-moi ma mère ! Rendez-moi ma mère ! " Les choses allèrent même bien plus loin ; la douleur de l'enfant avait excité de vives sympathies dans le quartier de la ville où demeuraient les Ursulines. Cette sympathie alla jusqu'à

amener une sorte d'émeute ; le couvent fut assailli et au milieu des cris de la foule, on entendait la voix de l'enfant qui criait, en sanglotant : "Rendez-moi ma mère ! Rendez-moi ma mère !" L'avoueraï-je à M. Casgrain, cet enfant qui commence par disparaître sans raison de la maison de sa mère pour s'enfuir à Paris et qui finit par provoquer une émeute contre un couvent, a pu devenir plus tard un saint homme, mais je crois qu'il a été d'abord un enfant assez indiscipliné et qui ne promettait pas tout ce qu'il a tenu. En effet, on fut obligé de le retirer plus tard du collège de Rennes, parce qu'il était menacé d'expulsion.

A l'âge de 33 ans, la Mère de l'Incarnation fit sa profession et ses derniers vœux. Ce fut son plus beau jour, avant celui où Dieu accomplit la délivrance complète de son âme par la mort. Il faut voir dans ses confidences mêmes, où l'on sent tous les tressaillements de ce cœur sensible seulement aux choses célestes, il faut voir quels transports d'amour divin, quelles effusions de tendresse sacrée, quelle joie infinie dominèrent tout son être, en ce grand jour, et la ravirent à la terre ! "Toutes les puissances intérieures, dit-elle, étaient retirées au fond de l'âme, où elles étaient toutes avec Dieu, comme dans leur centre, de sorte que l'extérieur demeurait comme privé de sentiment." Il est donné à bien peu de personnes d'éprouver de tels sentiments et de planer dans un tel horizon ; mais toutes peuvent les admirer et s'incliner devant les grandes vertus. Ne donnons pas seulement notre admiration aux actions éclatantes qui remplissent le monde de leur bruit : gardons en une part, la meilleure, pour les sentiments sublimes qui brillent au fond de quelques âmes d'élite, retirées dans le cloître ou dans quelque coin obscur, loin de la foule.

Deux ans après sa profession, la Mère de l'Incarnation, eut une vision prophétique de sa mission au Canada ; mais ce ne fut que plus tard, vers l'âge de 34 à 35 ans que le sens de cette vision lui fut révélé par son directeur. Sa vie spirituelle était aussi tourmentée que l'avait été son existence mondaine. Elle ne goûtait pas longtemps le repos et la douceur de la vie contemplative, elle était sans cesse agitée par des troubles intérieurs, par un besoin incessant de perfection, par le désir insatiable d'acquérir de nouveaux mérites. Ces agitations éclatèrent dans une grande crise. Son âme, ayant accompli toutes les œuvres de vertu et de dévouement qui s'offraient à elle, se sentait à l'étroit dans un horizon dont elle avait parcouru tous les degrés intermédiaires et enfin atteint le dernier. La contrainte qu'elle ressentait de ne pouvoir élever plus haut son esprit et entreprendre davantage pour la gloire de Dieu,

était telle que la fièvre de son âme se communiqua à son corps "qui ne fut plus bientôt qu'un squelette vivant." On crut qu'elle allait mourir, faute de pouvoir se rapprocher davantage de l'idéal divin auquel elle aspirait, faute de pouvoir donner à son âme le nouvel aliment de sacrifices dont elle avait besoin. Son directeur la sauva, en lui révélant le secret de la mission que Dieu lui destinait. Depuis lors toutes ses pensées se tournèrent vers le Canada. Elle rencontra toutefois, dans ses projets, des obstacles inattendus de la part de plusieurs autres de ses directeurs et même de sa plus tendre amie et de sa supérieure, la Mère St. Bernard. On lui disait, d'un côté, que si Dieu exauçait ses vœux, ce serait pour la punir de sa témérité, et de l'autre on lui faisant un tableau effroyable des épreuves qu'elle aurait à subir en l'accusant d'une "présomption intolérable," parce qu'elle prétendait les surmonter. Elle recevait cependant des appels du Canada même.

Ce ne fut que deux ans plus tard, après six ou sept ans d'attente, depuis le premier pressentiment de sa vocation et après avoir essuyé, aux derniers moments, toutes sortes de traverses, compliquées d'un nouveau coup de tête de son fils, que la Mère de l'Incarnation partit pour le Canada, avec Madame de la Peltrie, le 4 mai 1639. Elles quittèrent toutes deux sans regrets cette France pourtant si difficile à oublier pour ceux qui l'ont connue, si chère à ceux qui y sont nés; et ce fut avec un indicible enthousiasme qu'elles saluèrent le Canada où allait s'écouler le reste de leurs jours et vivre à jamais leur mémoire.

"Nous avons une joie qui ne se peut exprimer, écrivait la Mère de l'Incarnation, *de nous voir dans ces grands bois* que nous fîmes retentir de nos cantiques." Leur première entrevue avec les petites sauvagesses fut une scène d'attendrissement et de joie extrême. Elles ne purent contenir leur bonheur, en voyant ces enfants dont elles allaient former les âmes pour le ciel. "Elles se jettent à leur cou, les embrassent avec effusion, les arrosent de leurs larmes," et la Mère de l'Incarnation, qui pendant dix ans n'avait pas embrassé son propre fils, couvre de baisers ces enfants inconnus, dont par la foi elle allait devenir la mère spirituelle. Non contentes de cela, "elles parcourent toute la bourgade, entrent dans chacune des cabanes et ne peuvent rassasier leurs yeux de la vue des bons sauvages qui les regardent tout stupéfaits d'étonnement et d'admiration."

Comme on sent bien à ces touchantes démonstrations, à ces emportements de l'amour du prochain, quel prodigieux enthousiasme religieux consumait ces cœurs d'élite! Elles cherchaient des âmes

à ramener d'aussi loin que l'âme humaine peut aller, s'éloignant de Dieu ; elles répandaient sur ces créatures qu'elles allaient retirer de tels abîmes pour les élever si haut les flots d'amour dont leurs cœurs débordaient pour le Divin Maître.

Le premier transport passé, les épreuves commencèrent et elles furent tellement rudes que l'âme même de la Mère de l'Incarnation en ressentit les âpres atteintes. " Pour goûter la vocation du Canada, écrivait-elle à la supérieure de Tours, il faut de toute nécessité mourir à tout ; et si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait lui-même, et se rend inexorable à la nature, pour la réduire à cette mort, qui, par une espèce de nécessité, l'élève à une sainteté éminente. *Je ne puis me dire ce qu'il en coûte pour en venir là.*"

A ces épreuves se joignit une de ces crises intérieures, mystères de la vie intime de l'âme dont Dieu seul a le secret, qui furent si fréquentes dans l'existence de la Mère de l'Incarnation. Au sein même de la lutte glorieuse où sa vertu grandissait, elle eut un nouvel accès de ce mal qu'aucune analyse humaine ne peut pénétrer, qui fait que l'âme se lasse de ce qu'elle a le plus souhaité et se trouve tout-à-coup stérile sous les rayons de la fortune qu'elle a ardemment ambitionnée ; elle perdit toute jouissance, toute satisfaction dans l'accomplissement de son œuvre, elle sentit s'éteindre toute confiance en elle-même.

Pour comble d'épreuves, sa compagne fidèle, " la Mère St. Joseph fut pour elle la cause involontaire de chagrins d'autant plus douloureux qu'ils faisaient vibrer les fibres les plus délicates du cœur, la sensibilité exquise de l'amitié ; ses efforts pour établir l'unité de règle dans son monastère la rendirent suspecte à la communauté de Tours ; son directeur même se préjugea et s'aigrit contre elle," enfin Madame de la Peltrie, dont la fortune pourvoyait principalement aux besoins de l'établissement " la quitte tout à coup, dans le dessein d'aller créer une nouvelle fondation à Montréal." Qu'on juge de la situation douloureuse de la Mère de l'Incarnation, qui depuis le commencement, portait le poids de la direction de la communauté, et qui se trouvait tout à coup privée des ressources nécessaires pour la maintenir.

Éprise du rare mérite de M^{lle} Mance, M^{me} de la Peltrie partit avec elle pour aller fonder une nouvelle Communauté à Montréal, " emportant tous ses meubles," et laissant les Ursulines " dans un dénûment complet." La fondation de Québec fut à deux doigts de sa perte ; la Mère de l'Incarnation était menacée de se voir dans la nécessité de congédier les élèves qu'elle avait commencé à former

avec tant de soin, d'abandonner les travaux de construction déjà assez avancés d'un Monastère et de retourner en France.

L'abbé Casgrain n'a pas cru devoir nous expliquer l'énigme de l'inconcevable conduite de Madame de la Peltrie abandonnant à une perte en apparence trop certaine un établissement qui avait coûté tant de peines et qui était destiné à accomplir tant de bien, pour aller en fonder un nouveau. Nous sommes donc réduits à y voir une marque d'inconstance de la part de cette pieuse dame, s'éprenant du feu le plus vif pour toute œuvre nouvelle de dévouement et manquant de la patience nécessaire pour lui faire porter tous ses fruits, ou l'indice de secrets désaccords entre elle et la Mère de l'Incarnation. Dans tous les cas, le mérite de celle-ci, restant jusqu'au bout fidèle à l'œuvre qu'elles étaient venues fonder ensemble et la sauvant de la ruine, en dépit de toutes les prévisions, n'en est que plus grand. Madame de la Peltrie dut le reconnaître lorsque, dix-huit mois plus tard, abandonnant Montréal comme elle avait abandonné Québec, elle revint demander aux Ursulines la gloire de partager encore leurs travaux et le toit où elle devait mourir en odeur de sainteté. Pendant ces dix-huit mois, la Mère de l'Incarnation avait fait des prodiges de dévouement, de zèle et d'activité pour maintenir le couvent, et, par la grâce de Dieu, avait réussi. Elle était entrée en correspondance avec un grand nombre de communautés de France et une foule de personnes pieuses. Les aumônes qu'elle en obtint pourvurent aux plus pressant besoins de la fondation jusqu'au retour de Madame de la Peltrie.

La Mère de l'Incarnation eut encore une grande épreuve, l'incendie du monastère, en 1650. Il faut lire, dans le livre de M. Casgrain, le chapitre qu'il a consacré à ce triste évènement. On y voit la Mère de l'Incarnation telle qu'elle était dans les grandes épreuves ; elle n'était jamais plus forte que lorsque la Providence lui envoyait de ces coups terribles qui renversent les faibles caractères et ébranlent les natures les mieux trempées. Dans les temps calmes et dans les évènements ordinaires, lorsqu'elle s'était accoutumée au genre de dévouement et de sacrifice que les circonstances exigeaient d'elle, son âme s'affaissait parfois et tombait dans des crises poignantes ou s'exaltait en des visions douloureuses. Mais lorsqu'éclatait une épreuve soudaine, un évènement extraordinaire, son âme grandissait pour le dominer, montrant qu'il n'y avait rien, dans l'ordre du sacrifice et du dévouement, à quoi elle ne fût supérieure. Comme l'homme de génie voyant se présenter à lui l'occasion d'une action immortelle, elle sentait s'ouvrir dans son cœur

et son esprit, en face d'une lutte redoutable ou d'un grand malheur, toutes les sources du courage et de l'inspiration.

Ce n'était pas seulement dans les épreuves qui frappaient sa communauté, que la Mère de l'Incarnation déployait cette fermeté et cette présence d'esprit admirables, c'était aussi dans les calamités qui désolaient la colonie et pendant lesquelles elle donnait l'exemple du courage. Elle fait, dans les lignes suivantes, une peinture saisissante de l'état du Canada à cette époque : "..... La façon avec laquelle Dieu gouverne ce pays est toute contraire, on ne voit goutte, on marche à tâtons ; et quoiqu'on consulte des personnes très-éclairées et d'un très-bon conseil, pour l'ordinaire les choses n'arrivent point comme on les avait prévues et consultées. Cependant on roule, et lorsqu'on pense être au fond d'un précipice, on se trouve debout. *Lorsqu'on entend dire que quelque malheur est arrivé de la part des Iroquois, chacun s'en veut aller en France ; et, en même temps, on se marie, on bâtit, le pays se multiplie, les terres se défrichent, et tout le monde pense à s'établir.*"

Pour compléter le tableau esquissé dans ces lignes, il faut lire le chapitre intitulé : "*État désespéré de la Colonie.*" Québec était menacé d'une attaque formidable, de la part des Iroquois, toute la population alarmée s'était mise en état de défense, le monastère des Ursulines était converti en un fort gardé par vingt-quatre hommes bien résolus. La Mère de l'Incarnation ne voulut pas abandonner un seul instant la maison, et lorsque tout le monde autour d'elle tremblait, même les plus saintes, lorsqu'un sentiment d'effroi se glissait dans le cœur même des plus braves, elle était calme, souriante, plus ferme encore que d'habitude, son héroïsme chrétien était doublé de cette vaillance particulière au caractère français et qui fait, du courage de cette race brillante, le plus attrayant des sentiments généreux.

" Je vous avoue que pendant ce temps, écrivait-elle plus tard, je n'ai eu aucune crainte, ni dans l'esprit, ni à l'extérieur. Mais j'étais extrêmement fatiguée ; car je n'ai guère dormi un instant durant toutes ces alarmes. *Encore que je fusse enfermée dans notre dortoir, mon oreille néanmoins faisait le guet toute la nuit, afin de n'être pas surprise, et d'être toujours prête à donner à nos soldats les munitions nécessaires en cas d'attaque.* Nous avions vingt-quatre hommes qu'il fallait fournir d'approvisionnements de guerre et de vivres. Ils étaient divisés en trois corps de garde, et faisaient la ronde toute la nuit par des portes de communication qui allaient partbut."

La Mère de l'Incarnation eut, dans la seconde partie de sa vie, une grande consolation des soucis que son fils lui avait causés

dans sa jeunesse, il embrassa à son exemple la vie religieuse et entra dans la Compagnie de Jésus. Ces deux âmes devinrent dignes l'une de l'autre, le même héroïsme les inspira, et les souhaits qu'ils échangeaient étaient des souhaits de martyr.

“ J'ai une consolation très-sensible du bon souhait que vous faites pour moi du martyr, écrivait la Mère de l'Incarnation à son fils. Hélas ! mon très-cher fils, mes péchés me priveront de ce grand bien : je n'ai rien fait jusqu'ici qui soit capable de gagner le cœur de Dieu ; et il faut avoir beaucoup travaillé pour être trouvé digne de répandre son sang pour Jésus-Christ. Aussi n'osé-je pas porter mes prétentions si haut, mais je laisse faire sa bonté immense qui m'a toujours prévenue de tant de faveurs.....”

“ Si l'on me venait dire : votre fils est martyr, je crois que j'en mourrais de joie, continue cette femme sublime. Laissons faire ce Dieu plein d'amour ; il a ses temps, et il fera de vous ce qu'il a déterminé d'en faire de toute éternité. Soyez lui fidèle, et il trouvera les occasions de faire de vous un grand saint et un grand martyr, si vous obéissez à ses divins mouvements, si vous vous plaisez à mourir à vous-même, et si vous vous efforcez de suivre l'exemple que tant de grands saints de votre Ordre vous ont donnés.”

L'antiquité n'a jamais entendu d'entretien aussi sublime, ni un pareil échange de vœux héroïques. La plus grande intrépidité dont soit capable le cœur d'une mère, c'est d'offrir la vie de son fils à Dieu, et d'entendre son fils à son tour offrir la sienne. Le martyr ! c'est le couronnement que l'existence de la Mère de l'Incarnation semblait mériter, et la Providence en la privant de cette gloire, a imposé à son cœur un sacrifice suprême, une dernière abnégation dans la mort. Son âme était faite pour le martyr et c'est seulement dans une telle épreuve qu'elle eût atteint toute sa grandeur et la pleine possession d'elle-même. Elle est montée au ciel sans s'être révélée tout entière, ni à elle-même, ni aux autres, sa renommée est restée incomplète et son mérite n'a atteint sa perfection qu'aux yeux de Dieu, qui, dans son équité infinie, termine et couronne au ciel les existences inachevées.

Son élève bien-aimée, la Mère Marie de St. Joseph avait été emportée à la fleur de l'âge, sa compagne, M^{me} de la Peltrie, était morte dans une vieillesse avancée, la fondation des Ursulines était solide et à l'abri des tempêtes ; la Mère de l'Incarnation sentait peser sur son âme le poids des longues années qui s'étaient écoulées dans l'attente d'une vie meilleure. La maladie la saisit en 1664, mais la mort ne vint qu'en 1672. L'abbé Casgrain a donné de cette maladie et de cette mort le plus touchant récit. Puis, dans une page

émouvante, il fait ses adieux à la sainte héroïne, qui a été pour lui pendant quatre ans une *compagne* et une *amie*, dont il lui faut enfin se séparer pour présenter au public, son œuvre lentement savourée, lentement accomplie avec un cœur de prêtre et un soin d'artiste.

Je ne puis terminer cette longue et imparfaite analyse de *l'Histoire de la Mère de l'Incarnation*, sans citer le beau portrait qu'a tracé M. Casgrain de sa sainte héroïne. Voici ce portrait :

“La Mère de l'Incarnation était d'une haute taille, et d'une constitution forte et vigoureuse. Tous ses traits, énergiquement accusés, étaient d'une régularité parfaite, mais d'une beauté mâle qui révélait toute la grandeur et l'héroïsme de son âme. Sa démarche était d'une majesté sans rivale ; et tout son air avait quelque chose de si grand, que lorsqu'elle était dans le monde, on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer.”

“Cependant ce noble extérieur ne respirait pas moins de tendresse que de dignité. Car l'humilité, la charité céleste avaient jeté un voile de grâce et de douceur sur cette grandiose physionomie. Le charme de son regard était irrésistible, et le rayon qui en descendait portait avec lui le calme et la sérénité. Tous ses traits, spiritualisés par la prière, transfigurés par l'extase, et d'où semblait déjà rayonner l'auréole des bienheureux, avaient cette transparence aérienne, particulière aux âmes mystiques. L'éclat de son intérieur jaillissait sur sa figure, dont les grandes lignes avaient pris peu à peu la direction de ses pensées toujours dirigées vers le ciel.”

Il me reste à porter sur l'ouvrage et sur le talent de l'auteur un jugement d'ensemble. J'ai déjà indiqué, chemin faisant, une partie de ce qui me reste à dire, j'ai reconnu et loué l'éclat de certaines qualités et donné le signalement de quelques-uns des défauts. La première qualité de M. Casgrain est l'imagination ; ses principaux défauts sont le goût de la déclamation dans le style, l'amour de certains mots sonores dans la phrase, le respect du convenu dans le récit, le culte de la pose dans ses héros. Son imagination est tour à tour brillante, évoquant les plus belles images, gracieuse, donnant aux choses un tour délicat et charmant, touchant, faisant naître sans efforts les plus vives impressions, les émotions les plus profondes. Cette imagination ne peut que se développer, devenir sûre d'elle-même, en restant hardie, s'élever à mesure qu'elle s'astreindra aux lois d'un goût sévère. Il y a une plus grande dépense d'imagination dans les *Légendes* que dans *l'Histoire de la Mère de l'Incarnation*, et cependant même comme imagination, je préfère *l'Histoire* aux *Légendes*. La profusion est moins grande, mais l'abon-

dance est plus réelle ; l'éclat est plus tempéré, mais il est plus solide ; il éblouit moins à première vue, mais la lumière qu'il projette est plus pure et elle ne lasse pas. L'éclairage artificiel est magnifique dans les *Légendes*, et ce qui y manque c'est plutôt un coin obscur, une page simple où l'esprit se puisse reposer un instant de toutes ces splendeurs ; mais dans l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, ce sont de purs rayons qui éclairent et qui font bien vite pâlir les quelques lumières douteuses qui cherchent encore à se glisser çà et là. Le sujet a porté bonheur à l'auteur et lui a fait sentir la nécessité d'être plus simple, plus sévère ; il n'a pas voulu étaler, à côté de la belle prose du 17^e siècle de son héroïne, les ornements fanés du romantisme. Son imagination avait aussi moins à s'exercer, en ce sens que dans les *Légendes*, où il fallait créer une fable, composer une trame, tandis qu'ici il n'y avait qu'à suivre les phases successives de la vocation et de l'existence de la Mère de l'Incarnation. Le talent s'est ployé aisément aux règles du sujet, et en le voyant dans le cadre un peu sévère, mais élégamment sculpté, suspendu aux murs blancs d'un couvent, on croirait qu'il y a été placé en naissant et l'on ne devinerait pas de suite qu'il a glissé autrefois, sur la pente de la légende, vers le roman.

On a dit, avec une malignité spirituelle, que l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* était une expiation des *Légendes*, et on a ajouté avec plus d'injustice, que la pénitence n'était point complète, que dans certaines pages on retrouvait l'écrivain des *Légendes* très-ressemblant à lui-même. Ce qu'il y a de certain, dans tous les cas, c'est que M. Casgrain a admirablement adapté son style à son sujet, qu'il a fondu harmonieusement, dans une nuance discrète et charmante, les couleurs trop vives de son style et les aspects trop rigides de son sujet. Quoiqu'il y ait des dissonances et quelques taches, il est impossible de n'être pas frappé et séduit par cette délicieuse originalité. M. Casgrain a trouvé le style qui convenait le mieux à son sujet, celui qui doit plaire le plus aux personnes auxquelles les œuvres de ce genre sont particulièrement destinées. Je suis persuadé que le livre de M. Casgrain obtient le plus grand succès dans les couvents, parmi les élèves comme parmi les religieuses, qu'il enchante et ravit les âmes tendres et enthousiastes que la religion abrite sous son aile. Je résume mon opinion sur ce point en un mot : celles qui le lisent et pour qui il a été écrit, ne l'auraient pas écrit autrement, si elles avaient eu à l'écrire. Et c'est là le plus beau triomphe que puisse obtenir un auteur, hors celui qui se remporte auprès de la postérité et dont naturellement je ne parle pas ici. Dorénavant ceux qui, dans notre pays, voudront écrire des ouvrages du genre de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, devront prendre pour modèle le livre de

M. Casgrain, s'ils veulent plaire au public d'élite que son style a charmé.

En comparant les *Légendes* à l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, on s'aperçoit de suite d'un immense progrès dans le style. Il y avait bien des traces d'inexpérience, des signes de jeunesse, bien des excès dans les *Légendes*. On y sentait sans cesse le débutant fringant qui veut prendre d'assaut la renommée, le triomphateur impatient qui ne veut pas attendre à la porte de la gloire et qui casse les sonnettes parce qu'on ne vient pas ouvrir assez vite, l'enfant prodigue (que M. l'abbé Casgrain me passe le mot) qui veut, à chaque ligne, éblouir les spectateurs, arrêter les passants et fasciner les indifférents. M. Casgrain a calmé son ardeur et ralenti son allure. Il n'écrit plus comme si tout devait céder devant lui, la pensée indocile ainsi que la phrase rebelle, comme s'il devait à chaque essor de son imagination atteindre la limite de sa course. Sans aller jusqu'à condamner la *folle du logis* à la diète, ce qui n'eût fait que l'exaspérer et la pousser aux extravagances, il l'a forcée à prendre des habitudes plus sédentaires, il lui a donné une nourriture plus fortifiante, moins de vers et plus de prose. Ses phrases ont le teint moins fleuri, mais elles ne s'en portent que mieux. Elles ont plus de substance, elles résistent mieux à l'épreuve de la seconde ou troisième lecture. Le style a gagné en fermeté, en précision, en justesse. Sans prétendre encore au mot propre en chaque chose, en se contentant trop facilement de la périphrase qui dissimule le vide sous l'ampleur, il se dépouille en mûrissant de ces expressions fausses qui ne laissent pressentir la pensée que par le contraste. Cependant M. Casgrain laisse encore percer une affection singulière pour certains mots sonores, qu'il emploie le plus souvent qu'il peut et que même il n'hésite pas à entasser tous dans une seule phrase, si elle peut les contenir. J'invite l'élégant écrivain à abjurer cette idolâtrie, qui l'éloignerait peu à peu du culte des idées, le vrai culte des écrivains. Qu'il cherche les belles pensées, et les belles paroles pour les dire lui viendront comme par surcroît ; mais qu'il ne cherche pas d'abord les mots, car lorsque le moment viendra de s'en servir, les pensées lui feront défaut et il lui faudra couvrir de la pourpre des lieux communs, tout étonnés de se trouver si brillamment vêtus.

Voilà pour la forme, pour le style, l'imagination et le talent. Il me reste à dire mon impression sur un point plus délicat, il me reste à me demander si l'abbé Casgrain a été, non-seulement un panégyriste enthousiaste, un biographe intéressant, un admirateur zélé, mais encore s'il a scruté, compris et exposé dans tout leur jour le caractère et les phases diverses de la vocation et de l'existence

de la Mère de l'Incarnation, s'il a été pour cette nature si en dehors de la nature, si au-dessus du cœur humain, un de ces juges dont l'opinion ingénieuse et solide porte en elle un tel cachet de vérité, uni à des nuances si délicates et si justes, qu'elle devient un arrêt sans appel, un de ces peintres dont le tableau achevé fixe les traits d'une physionomie jusque-là un peu perdue sous l'éclat de l'auréole et dans le vague de l'admiration ? J'ai eu bien des doutes en lisant l'ouvrage ; plus d'une fois j'ai été frappé de points de vue qui eussent mérité, ce me semble, d'arrêter l'observateur et qui ne me paraissent pas avoir été entrevus par l'auteur, trop occupé à chanter des hymnes d'admiration à chaque pas pour saisir ces nuances légères, ces indices fugitifs qui mettent le penseur sur la voie des plus intéressantes découvertes. Je cacherais donc une partie de ma pensée et je blesserais autant la vérité que la modestie de l'auteur, si je disais que la vénérable Mère de l'Incarnation a trouvé en M. Casgrain un de ces biographes dont le travail complet n'admet ni une rectification, ni un complément, et dont le nom reste indissolublement attaché à la gloire des personnages qu'ils ont réussi à peindre avec une parfaite ressemblance.

Soit réserve respectueuse, soit timidité d'esprit, soit parti-pris d'admiration aveugle, M. Casgrain ne me paraît pas avoir mesuré toute la hauteur, ni scruté toute la profondeur, ni analysé toutes les nuances de l'étonnante et admirable nature qu'il a entrepris de nous faire connaître. Il assure que pendant quatre ans, la Mère de l'Incarnation a conversé avec lui et qu'elle était devenue sa compagne et son amie. A lire l'ouvrage, on ne croirait pas que l'intimité a été aussi grande entre l'héroïne et l'auteur. Il est évident au contraire que toutes les parties de cette grande âme ne lui sont pas également familières, qu'il en est qu'il ne connaît qu'imparfaitement, d'autres qu'il ignore. Elle lui a peut-être tout dit, durant les quatre ans qu'il a vécu à ses côtés, mais il est certain qu'il n'a point tout saisi, ou que du moins il ne nous a pas tout répété.

Je crois donc pouvoir dire que la vie de la Mère de l'Incarnation est écrite, poétiquement et admirablement écrite, mais qu'il reste à retracer son caractère. Nous ne possédons pas encore le portrait de son être intérieur composé de tant de traits sublimes qu'un pinceau savant rassemblerait et fondrait dans une physionomie unique. Ce portrait, nous l'attendons de M. Casgrain, lorsque plus versé dans la science de la vie et l'étude du caractère humain, il voudra terminer et couronner le gracieux monument qu'il a élevé à la mémoire de la vénérable Mère de l'Incarnation.

HECTOR FABRE.

LES ÉVÈNEMENTS DU MOIS.

Les apparences de notre situation politique ont peu changé depuis le mois dernier : et peu de faits importants se sont accomplis dans les limites de notre pays. Nous tenons en ce moment les yeux tournés vers l'Angleterre ; c'est là que s'est concentré tout l'intérêt de nos affaires. A l'heure où j'écris, nos ministres ont livré notre sort futur aux délibérations du conseil de l'empire, et ils peuvent dire comme un des héros de Corneille : *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis* ; et ce sort futur est encore un secret pour nous.

Tout ce que nous savons c'est que nos représentants sont arrivés sains et saufs de l'autre côté de l'océan et qu'ils ont diné officiellement chez Messieurs les *Fishmongers*, vieille corporation qui professe un culte tout particulier pour le poisson. L'hon. M. Brown qui ne tient pas au maigre et le Procureur Général Macdonald qui souffrait de quelque désordre constitutionnel ne se sont pas pressés pour arriver au banquet : d'ailleurs ils étaient partis trop tard.

On a publié les deux discours que M. Cartier et M. Galt ont fait dans cette circonstance : pour nous, ils n'ont aucun intérêt, et ne sont que des répétitions de ceux qui ont été prononcés ici dans les assemblés publiques et en chambre — Evidemment le poisson n'est pas un mets inspirateur, puis qu'en échange des plats succulents servis à point à nos ministres, ils n'ont pu donner que de l'éloquence réchauffée. Il paraît seulement que l'hon. M. Cartier a plus appuyé qu'il ne l'avait fait avant, sur la nécessité d'imposer de gré ou de

forcé son système fédératif aux provinces maritimes ; puisque le *Times* prend la peine de lui dire qu'il n'est pas dans les traditions de son gouvernement d'imposer des constitutions à ses colonies, quelque petites que soient celles-ci.

On se rappelle qu'à la fin de la session, plusieurs partisans de notre administration formulaient déjà clairement cette prétention bien étrange chez des gens qui sont eux-mêmes dans le cas d'être tyrannisés, et qui l'ont été. Cela me donne l'occasion de remarquer que le célèbre journal qui s'est permis cet avis à notre Procureur Général, n'as pas dû remonter bien haut dans les traditions administratives de la métropole ; s'il l'eût fait il aurait facilement trouvé, des exemples de certains régimes arbitraires et bâtards établis chez des petits peuples, malgré eux et pour l'avantages d'autres plus petits encore... mais alors les circonstances étaient différentes.

Aujourd'hui il faut y aller avec plus de précautions ; d'abord le Nouveau-Brunswick la Nouvelle-Ecosse et les autres colonies du golfe sont peuplés par des anglais, ils occupent nos seules voies de communications ; ensuite, leurs intérêts sont trop intimement liés à ceux de nos voisins pour qu'on puisse les rudoyer dans des moments aussi critiques que ceux où nous nous trouvons. Il est donc sage à la métropole de s'en tenir à des meilleurs principes de gouvernement ; et ce n'est pas nous qui devons lui en faire des reproches.

Voilà pourquoi, tout en admirant beaucoup le zèle un peu compromettant que nos ministres déploient pour nous raccrocher à la fortune de l'Angleterre, la mère-patrie se permet de jeter un peu de froid dans notre amour filial excessif.

C'est un mauvais pronostic pour le succès des négociations que l'on poursuit pour nous au bureau colonial, d'autant plus significatif que l'on semble de plus en plus disposé à éviter toute cause de rupture possible avec les Etats-Unis, à mesure que les succès de la république se précipitent ; et il est difficile que le gouvernement de Washington considère l'armement de l'Amérique Britannique pour autre chose qu'une précaution hostile si non pour une menace. Quand on veut se fâcher, que l'on a intérêt à le faire, les moindres motifs deviennent des raisons majeures. La Grande-Bretagne n'en fournira pas à sa rivale, et il est probable qu'elle va s'en tenir à sa générosité de £200,000, si toutefois elle y persévère.

Jusqu'à la nouvelle de l'assassinat de Lincoln, la presse métropolitaine n'a cessé de nous consacrer quelques tirades qui étaient comme les échos répercutés dans l'opinion publique des discours qui ont un instant retenti dans les chambres. Seulement, dans le

journal, les traits d'éloquence, la mise en scène, les sentiments d'apparat ont fait place à l'expression plus sincère de l'intérêt général. On n'a pas rebuté les élans de notre attachement mais on n'a pas épargné les leçons sincères de la charité bien ordonnée. Si l'on réunit toute cette substance de gazette recueillie dans la catégorie la plus bienveillante des organes de la politique anglaise, on n'a pas autre chose, en dernière analyse, que la phrase suivante : " Bons enfants, vous n'êtes pas dénaturés ; vous tenez à nous par des liens tendres et bien respectables. Mais que voulez-vous !... vous restez bien loin, et vous avez un ennuyeux voisinage ; vos intérêts ne sont plus les nôtres, nous ne tenons plus les uns aux autres que par le cœur et la pensée ; il faudrait des efforts surhumains pour rester unis, cependant si vous le voulez absolument, si vous consentez à vous saigner par amour pour nous, il faudra bien accepter votre sacrifice de bonne grâce, quoique cela nous mette dans une situation fort critique.... Réfléchissez avant si vous vous sentez bien capables de sentiments si héroïques.".... Réfléchissons :—en politique on ne peut compter sur un auxiliaire sûr et constant qu'autant qu'il a un intérêt vital à nous aider, et ce qui se fait par pur dévouement et en pure perte est faiblement fait. C'est là une vérité bien établie par l'histoire depuis les temps de la chevalerie ; et cette vérité est un axiôme pour l'Angleterre. Demandez à la Pologne, à la Vénitie et au Danemark ce qu'ils en pensent.

L'Economist, qui vient de publier un article remarquable, plein de bienveillance pour nous, plein de considérations sensées sur notre situation vis-à-vis de la mère patrie, ne tire pas d'autres conclusions en définitive que celles que je viens d'exposer : *si nous tenons à tout prix à rester unis à la métropole, il est de son honneur de nous défendre, mais c'est uniquement une affaire de sentiment et notre séparation serait pour ELLE UN SOULAGEMENT* ; puis l'écrivain établit que l'Amérique Britannique peut être défendue, si nous sommes prêts à tous les sacrifices... S'il connaît le Canada comme beaucoup de ses compatriotes, et s'il a cru sur parole ce membre de son cabinet qui disait au parlement que notre pays n'était accessible que durant trois mois de l'année, il nous est permis de douter de la validité de cette dernière démonstration.

Maintenant, il est une autre catégorie de la presse anglaise qui traite notre attachement avec beaucoup moins d'égards, et qui semble vouloir nous rendre responsables de tous les embarras diplomatiques qui surgissent entre Downing Street et la Maison Blanche, de tous les dangers qui peuvent menacer nos frontières, pour avoir le droit de nous imposer les réparations humiliantes

que pourront exiger nos voisins irrités. Depuis les derniers succès de la cause du Nord ces organes redoublent de malveillance pour nous. La décision du juge Smith, qui avait d'abord reçu l'approbation des hautes autorités judiciaires anglaises, et dont on ne devait plus parler, vient de nous attirer la phrase insultante que voici : " Il est excessivement désagréable d'être forcés d'avouer qu'on ne doit pas confier à des juges canadiens la garde des lois publiques."

Si nos juges ne peuvent plus avoir la garde du droit public anglais, nous ne pouvons plus être citoyens anglais ; si la Grande Bretagne ne veut plus accepter avec respect les sentences de nos magistrats et les récuse parcequ'elle craint que son repos et son honneur en soient compromis, alors nos intérêts sociaux ne sont plus identiques avec les siens, car l'autorité judiciaire d'un pays doit être indépendante de tout comme de tous, et commander le respect universel ; c'est élémentaire cela. De plus, si notre situation actuelle nous met dans le cas de porter la responsabilité des actes et des relations immenses de notre métropole, et que d'un autre côté celle-ci prétende nous laisser le soin des réparations désagréables parce que nous devons subir tous les maux de la lutte, comme il arriverait dans une guerre avec les États-Unis, alors les intérêts politiques de la métropole et de la colonie sont virtuellement scindés, il ne nous reste plus qu'à décider de la nature de nos rapports avec nos voisins.

La paix entre Londres et Washington peut être troublée ; en quoi aurons nous contribué à ce malheur ? parce que le Canada a servi de refuge aux hommes du Sud, et que quelques-uns d'entre eux y auraient ourdi des complots?... Mais tout cela n'est arrivé que parce que nous sommes plus près de la frontière de la république qu'on ne l'est à Liverpool ; les confédérés n'ont été reçus et protégés qu'en vertu de l'esprit et des dispositions d'un droit public que nous n'avons pas inventé, et conformément à la pratique traditionnelle de l'Angleterre. N'a-t-on pas vu notre patronne accueillir tous les révolutionnaires de l'Autriche, de la France et de l'Italie, tous ceux même qui avaient été acteurs ou compromis dans des assassinats politiques ?

Il y a eu, ici, des démonstrations de joie autour du palais de justice, lors de l'élargissement des pillards de St. Albans ; rien d'étonnant, la salle d'audience était en partie remplie par leurs compagnons d'exil : si nous avons tous ôté nos chapeaux devant eux, quel mal pourraient y voir les journaux anglais?... N'ont-ils pas vu l'année dernière encore quelques-uns de leurs hommes les plus marquants aller enlever Garibaldi de sa retraite, le traîner en

triomphe chez eux, le donner en spectacle à tous les enthousiastes, presque sur les degrés du trône, en face de la France qu'il avait cent fois insultée, le chargeant de couronnes de fleurs, le bourrant de diners, au point que le pauvre héros qui faisait la diète depuis les jours d'Aspromonte et n'avait vu passer devant lui que les flots bleus de la Méditerranée... fut subitement obligé d'aller cacher sa célèbre chemise rouge dans les cavernes de Caprera. Cependant Garibaldi avait une fois saisi Rome, était entré dans le royaume de Naples comme un sflibustier, et il allait envahir de nouveau le territoire du Saint Père protégé par le drapeau tricolore, quand il fut pris les armes à la main ; et le célèbre aventurier n'avait jamais eu le caractère de belligérant.

Nous n'avons pas encouragé et servi plus la cause du Sud que ne l'a fait la métropole : c'est elle qui a favorisé les efforts des insurgés de tous ses vœux, de toute son influence, de tous ses trésors, après leur avoir accordé les droits de belligérants. Ce n'est pas notre faute si elle a commis la bévue politique de ne pas reconnaître le gouvernement de Richmond : pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? Ce n'est pas par scrupule assurément, pour ne pas porter la honte d'avoir contribué, par cet acte, au maintien indéfini de l'esclavage, puisqu'elle marchait à ce but en secret. D'ailleurs, en admettant la souveraineté des états, l'esclavage n'était plus qu'une question secondaire. Non, elle espérait que la grande république américaine divisée finirait par se ranger elle-même dans les fureurs de l'anarchie, et elle comptait alimenter longtemps le repas des produits de son commerce, puis, sortir plus forte de l'anéantissement de sa jeune rivale : elle s'est trompée. Pourquoi porterions-nous le fardeau de cette erreur de son égoïsme ?... La logique des faits nous sépare de la métropole ; il n'est pas nécessaire que la logique des journaux peureux vienne nous le démontrer davantage tout en nous insultant.

Quant aux probabilités d'une guerre prochaine avec nos voisins, elles n'ont pris aucune proportion alarmante depuis un mois, au contraire : la mort du président Lincoln est venue distraire fortement les esprits de ces préoccupations, et fournir une excellente occasion à l'Angleterre de se mettre en bons termes avec sa fille aînée. Ce que l'on fait pour les gens tombés tout à coup dans le deuil, n'a plus l'air de servilisme, et l'on oublie bien des offenses quand on vient nous serrer la main dans nos douleurs. Tout le monde va donc s'en mêler, on va formuler tant d'adresses de condoléances, exprimer tant de sympathies, verser tant de larmes diplomatiques, que le gouvernement américain finira peut-être par

se laisser désarmer ; il vaut mieux répandre quelques pleurs à propos, que beaucoup de sang mal à propos : d'ailleurs, le malheur arrivé mérite d'être déploré.

Depuis la mort de Lincoln, chaque jour on a vu se produire une nouvelle défaillance dans l'existence de la confédération du Sud. Sa dernière grande armée et son dernier bon général ont suivi l'exemple du noble défenseur de Richmond ; les autres commandants et les corps secondaires se rendent à l'invitation de leurs chefs et se désarment ; la résistance cesse partout ; les villes s'ouvrent d'elles-mêmes et les adhésions à l'ancien ordre de choses se manifestent quoiqu'avec une répugnance évidente à plusieurs endroits, avec enthousiasme nulle part : les confédérés sont atterrés, la rage au cœur.

L'arrestation de Jefferson Davis, arrivée le 10 à Irwinsville, vient de mettre fin à l'organisation régulière du gouvernement qui lui avait confié la dictature : quand même il y aurait encore de la vitalité dans ce corps, on ne pourra pas remplacer la tête de l'état qui vient de tomber. On va commencer le procès du président déchu comme complice d'assassins ou comme personnifiant en lui le crime de la révolte ; dans les deux cas, le sort de ce chef est fixé, il va, sans aucun doute, jouer la dernière scène d'une vie désormais trop célèbre.

Il y a cinq ans, si le Nord avait offert une fraction de la dette qu'il s'est imposée pour soumettre le Sud, et si celui-ci avait voulu se défaire de cette déplorable institution de l'esclavage pour une compensation raisonnable et mettre de côté, lui aussi, une fraction de la somme que représente la solde de son armée et la ruine de sa fortune publique, pour instituer chez lui et salarier le travail libre ; si le Nord n'avait pas mis tant d'arrogance et d'insulte dans sa *propagande abolitionniste*, et le Sud tant de ténacité dans son *droit-esclavagiste*, ce grand pays serait encore l'admiration du monde entier et la prospérité générale aurait continué sa marche brillante ; une plaie sociale aurait disparue pour n'en pas laisser d'autres, les noirs en partie rendus à leur patrie auraient pu jeter les premiers jalons d'une civilisation africaine, une série de crimes affreux n'auraient pas pris cours dans notre monde jusqu'alors heureux, plus d'un million d'existences perdues, continueraient dans les voies de la paix l'exercice de leurs facultés diverses et de leur énergie féconde..... Que de mal peut découler d'un manque d'entente entre les partis politiques !

Il nous a été permis d'assister au plus terrible enseignement qui ait été donné aux hommes publics ; serons nous assez sages pour en profiter dans nos jours critiques ?.....

L'indignation qu'a soulevée l'assassinat du président, et l'arrivée fortuite au pouvoir d'un homme de caractère emporté a pu faire craindre un instant que cette grande leçon passerait peut-être sans effet sur nos voisins, et qu'ils allaient se laisser dominer par le sentiment de la vengeance ; mais quoique ces appréhensions aient encore leurs raisons d'être, il y a lieu d'espérer qu'une politique de conciliation va diriger l'administration de Johnson dans la pacification des états insurgés. Il n'y a que la modération qui pourra guérir une plaie faite par la violence.

Si les discours officiels et les réponses aux adresses du successeur de Lincoln n'ont pas le caractère d'une haute dignité et la distinction de la forme, ils annoncent au moins que le nouveau chef se croit obligé de suivre en partie les voies tracées par son prédécesseur. Les conditions accordées à Johnston et à ses compagnons sont venues prouver la sincérité de ces intentions publiquement exprimées. Y aura-t-il un retour vers la sévérité après que les grandes armées seront dispersées ? C'est ce que nous saurons bientôt.

D'un autre côté, la rude semonce donnée au vainqueur d'Atlanta et de Charleston, à propos des négociations qu'il avait entamées de son chef avec l'ennemi, a démontré avec quelle rigueur *constitutionnelle* le gouvernement prétendait traiter les gloires militaires et les enfants trop osés de la victoire.

On se rappelle que l'on désignait Sherman comme l'usurpateur de la présidence ; ce bruit pernicieux n'aurait-il rien eu à faire avec la leçon disgracieuse qu'on vient de faire au brillant général ?

Les démocraties sont partout les mêmes, soupçonneuses, jalouses, injustes par précaution.

Cette époque critique de l'histoire de la grande République a vu monter au pouvoir deux hommes également sortis des derniers rangs du peuple ; tous deux à peu près du même âge, ils ont commencé leur vie dans les plus rudes métiers ; ayant fait leur éducation eux-mêmes ils n'ont jamais reçu le plus mince vernis des lettres humaines ; cela ne les a pas empêchés d'arriver à la tête d'une nation de trente millions d'hommes, par le choix de la majorité.

Un peuple industriel, sans privilèges et sans castes prend plutôt ses chefs parmi les hommes d'action, ouvriers de leur propre sort, que parmi les heureux de la fortune ; montés à la puissance suprême, ils n'ont droit de rougir d'aucunes conditions sociales, et descendus du faite ils ne se trouvent déclassés nulle part.

La politique extérieure du gouvernement de Washington préoccupe autant la France que l'Angleterre. En effet, les résultats de l'intervention au Mexique dépendent aujourd'hui des dispositions

et de la conduite des Yankees, et ceux-ci semblent vouloir créer des embarras à Napoléon et à son protégé.

Les sympathies que l'on témoigne à Juarez, les relations que l'on n'a cessé d'entretenir avec ses agents et auxquelles on paraît donner aujourd'hui plus d'apparat sont d'un mauvais augure. Grant dînait l'autre jour avec le général Ortéga qui paraît avoir pour mission d'attirer dans les armées du chef Mexicain les officiers et les soldats sortant de service ; l'ouverture de bureaux dans toutes les grandes villes de l'Union, où des commis appellent et enrôlent publiquement tous ceux qui veulent *émigrer* dans le pays de l'argent, coïncide bien avec le passage de ce général à Washington. Les journaux font de la propagande en faveur de cette émigration singulière.

Quelque raison que puissent avoir nos voisins d'en agir ainsi, il faut avouer que c'est une triste politique. Ont-ils quelque intérêt réel à détruire ce qui a été fait au Mexique ? C'est surtout pour se venger de la France d'avoir méprisé les prétentieuses doctrines Monro, et en rétablir intégralement l'autorité. Mais, le fait seul du rétablissement de l'Union rend à la République Anglo-Américaine son influence prépondérante et même absolue sur ce continent ; or, on ne doit pas se quereller pour le son d'un mot quand on a le pouvoir de lui donner la signification que l'on désire.

Ensuite, on a dit qu'on ne voulait pas laisser naître sur les confins des États-Unis des institutions entachées d'aristocratie : mais cela paraît une puérité. Ces institutions seront bonnes ou mauvaises, inférieures ou supérieures à celles de Washington, alors, ou elles crouleront, ou elles répandront aux alentours leurs effets bienfaisants : en quoi cela peut-il faire tort aux États-Unis ? L'influence s'exerce d'ordinaire des grands aux petits états, des démocraties aux aristocraties. Depuis que le Mexique est libre, il a eu la triste gloire d'être le plus mal gouverné de tous les pays du monde, et cependant on ne voit pas quelle impression pernicieuse cela ait fait sur nos voisins ; à moins que les Yankees n'avouent que le Sud ait pris là ses tendances à la révolte et ses exemples d'assassinat : mais alors, raison de plus pour laisser à ce pays son gouvernement nouveau.

Il ne peut pas entrer dans la pensée des Américains de conquérir ce pays pour eux, d'ici à longtemps ; conquérants ils ne seraient plus que des maîtres détestés ; ils ne désirent donc autre chose que la ruine du trône de Maximilien en ranimant sous main, avec des secours puissants, les efforts des Juaristes et en prolongeant indéfiniment une lutte qui ne peut durer longtemps sans ruiner complètement l'empire déjà très-mal affermi. Alors c'est le retour de

l'anarchie, et cet état social n'est un bien pour personne, moins pour les États-Unis que pour tout autre. Que les marchands de New-York comparent le montant de leurs exportations au Mexique depuis dix ans, ils verront quel développement elles ont atteint depuis l'avènement de l'empereur. On les évaluait dernièrement à 1,500,000 piastres par semaine.

Le jeune monarque pressent l'orage qui le menace ; en apprenant la chute de Richmond, il s'est empressé d'envoyer son premier ministre en mission extraordinaire à Washington ; et il a publié tout dernièrement les constitutions de l'état, qui sont basés sur les principes d'une monarchie tempérée. Mais sa situation n'en reste pas moins critique.

Les Juaristes ralliés reprennent partout l'offensive, les serviteurs indécis du nouveau maître le trahissent, tous les ambitieux mal servis complotent contre lui, le clergé déçu perd confiance. Il est difficile de dire sur quels éléments bien solides va s'appuyer le souverain. Il est douteux que son armée recrutée un peu partout soit très propre à lui attirer les sympathies du peuple.

L'empire renferme un peu plus de 8,000,000 d'habitants dont la moitié au moins, composée de sauvages, forme une population sans caractère, inconstante et fourbe qui ne tient à aucun gouvernement et ferait feu sur tous les partis indifféremment. L'adhésion de populations semblables n'est jamais acquise à aucune autorité ; et leur conquête est à faire tous les six mois. Si les Juaristes réussissent à s'établir de nouveau dans les territoires de Matamoras, de Chihuahua, de Monterey et sur la route de Mazatlan, comme les dernières dépêches semblent le faire appréhender, ils occuperont une forte ligne sur toute la largeur du pays. Adossés à la Californie et au Texas, maîtres du *Rio del Norte*, il leur sera facile, dans cette région montagneuse, de recommencer la guerre avec avantage.

N. BOURASSA.

BIBLIOGRAPHIE.

Coup d'œil sur les ressources productives et la richesse du Canada suivi d'un plan d'organisation complet et détaillé relatif à la colonisation, destiné à faire suite aux Études sur la Colonisation du Bas-Canada, depuis dix ans, par Stanislas Drapeau. Brochure de 36 pages, publiée à Québec par L. Brousseau, 1864.

Je viens un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais, remercier l'infatigable auteur de m'avoir adressé sa brochure qui complète toute sa pensée sur sa consciencieuse étude de la colonisation depuis dix ans. Comme les lecteurs de la *Revue* ont pu prendre connaissance de cet important travail, dans un article que j'ai publié au mois de février 1864, peut-être me sauront-ils gré de leur faire part aujourd'hui en abrégé des conclusions de M. Drapeau. Mais il faut d'abord avouer avec lui que, "la tâche de ceux qui défendent la colonisation devient de plus en plus délicate, en face d'une caisse publique épuisée et de crises politiques qui absorbent toute l'énergie des hommes du pouvoir."

Je note en particulier cet aveu bien sincère d'un homme qui me paraît singulièrement épris de l'intervention de l'État dans l'économie sociale, puisqu'il fonde son système de colonisation sur cette doctrine. Je préfère, et M. Drapeau connaît mon opinion à ce sujet, fonder mes espérances colonisatrices ou mon système, sur les sociétés de colonisation ou sur les institutions de crédit agricole à l'exemple du commerce et de l'industrie. Ce qui ne veut pas dire que le gouvernement doive rester indifférent en présence d'une des causes principales de sa vitalité, mais dans un pays comme le nôtre où la population est mixte, si l'État intervenait exclusivement dans notre émigration et dans notre colonisation, qui l'empêcherait d'être plutôt partisan qu'impartial, comme cela s'est déjà vu? Et M. Drapeau ne s'en

plaint-il pas lui-même, lorsqu'il reproche au gouvernement de publier et de distribuer des brochures dans des pays où l'élément français est inconnu ?

M. Drapeau, voudra bien prendre en bonne part, ces remarques préliminaires que me suggère le caractère de sa brochure ; il peut être certain qu'elles ne viennent pas d'un ennemi.

Maintenant je passe à l'examen de la question. La première partie de la brochure nous montre que le Canada tel qu'il est aujourd'hui, embrasse un territoire d'une étendue d'environ 331,280 milles carrés et renferme une population de 2,506,755 habitants, dont 883,945 sont d'origine canadienne française et 1,622,810 appartiennent aux autres origines.

Les croyances religieuses se divisent comme suit : catholiques 1,200,865 ; dissidents 1,305,890. Dans le chiffre de la population totale du Canada, les habitants des villes comptent pour 54,309 familles ou 257,273 âmes et la population agricole pour 346,946 familles ou 2,249,482 habitants.

Je voudrais avoir le moyen de déterminer la part du Bas-Canada seul dans cette statistique afin de pouvoir noter la dépopulation de nos campagnes par nos compatriotes, en faveur des villes. C'est une question qui doit nous intéresser vivement et sur laquelle il faut éclairer l'opinion publique.

La valeur de nos importations éveille encore notre attention. Ainsi, nos importations de 1863 représentent une valeur de \$45,964,493. Parmi les marchandises importées des Etats-Unis, il est entré pour une valeur de \$12,339,367 non taxée, en vertu du traité de Réciprocité. Nos exportations pour la même année représentent une valeur de \$41,831,662 ; répartis comme suit :

Grande Bretagne.....	\$17,463,718
Etats-Unis	20,050,432
Autres contrées.....	4,317,482
	—————\$41,831,632.

“ Durant les années 1863, dit M. Drapeau, il nous est arrivé 53 vaisseau des principaux ports de l'Empire Français, mesurant un tonnage collectif de 20,000 tonneaux, dont 12 vaisseaux chargés de produits français et 41 sur lest. Ce commencement d'échange a facilité des affaires pour une valeur totale de \$765,356, savoir :

Importations.....	\$610,907
Exportations.....	154,449
	—————\$765,356

Je vois avec plaisir que M. Drapeau a introduit deux nouveaux chapitres dans sa brochure qui comblent une importante lacune dans ses études. Je veux parler des institutions de crédit et des finances de la province.

Le Canada possède seize Banques avec un capital versé de \$27,661,222, Cinq banques d'épargne ou caisse d'économie et vingt-cinq sociétés de construction avec un capital de \$5,568,741.

Le revenu de la province pour l'exercice de 1863 s'est élevé à \$9,760,316

et les dépenses à \$10,742,807, laissant un découvert de \$982,491. La dette consolidée de la province du Canada, moins le fond d'amortissement, s'élevait au 1er janvier 1864, à la somme de \$60,355,472.

Après avoir rappelé par divers extraits, les opinions de tous ceux qui sont connus pour s'intéresser à la colonisation, M. Drapeau soumet son plan d'organisation, qui fait l'objet de la dernière partie de sa brochure. Ce plan se divise comme suit :

- 1° Deux sections de colonisation avec deux intendants de colonisation.
- 2° Régions administratives locales de la colonisation.
- 3° Octrois gratuits rendus plus généraux.
- 4° Agences diverses à l'étranger.
- 5° Divisions séparées pour le Haut et le Bas-Canada.

Je comprends parfaitement bien que des sociétés de colonisation ne peuvent pas se charger seules d'un plan d'organisation aussi dispendieux et aussi étendu, mais d'un autre côté le gouvernement s'en chargera-t-il jamais, même en supposant que la confédération remplacerait l'union des provinces ? C'est fort douteux ; mais, comme dit très-bien M. Drapeau dans l'épigraphe qu'il a choisie, il faut profiter du passé, servir le présent et préparer l'avenir.

L. W. TESSIER.

Le Jubilé, Recueil renfermant des Instructions sur l'excellence du Jubilé, avec des prières pour ce saint temps. Par un prêtre du diocèse, Montréal. E. Senécal, éditeur, 144, p. in 18, 1865.

Voici un petit livre, plein d'instruction et de prières, que l'on ne saurait trop recommander aux personnes pieuses et à toutes celles qui, aux approches des grands jours du Jubilé, veulent se pénétrer des fruits de grâce et de bénédiction dont Dieu favorise alors ses fidèles.

L'auteur commence par citer un extrait de la lettre apostolique de N. S. P. le Pape en date 8 décembre 1864 accordant le Jubilé, qu'il fait suivre d'un autre extrait du mandement de Mgr. l'Évêque de Montréal à la même occasion.

Il consacre ensuite un chapitre à enseigner ce que c'est que le Jubilé, qui, institué chez les Juifs, en mémoire de la délivrance de leur servitude d'Égypte, et célébré cinquante ans après leur entrée en possession de la terre promise, a servi de modèle à l'Église pour établir, comme dans l'ancienne loi, une année de grâce et de pardon. Tout le reste du livre continue à instruire de cette manière et à mettre, au moyen de nombreuses et belles prières, le fidèle en état de gagner l'indulgence plénière que le Vicaire de J.-C. sur la terre vient d'accorder au monde catholique. Espérons que le travail du pieux auteur ne sera pas perdu, et qu'aux éloges et aux recommandations de Mgr. de St. Hyacinthe et de M. l'Administrateur du Diocèse de Montréal viendront se joindre les suffrages du public.

J. ROYAL.